7 FÉVRIER 1951

N° 279 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

CONVERSATIONS FRANCO-ITALIENNES

Les deux chefs des gouvernements français et italien, MM. René Pleven et de Gasperi, accompagnés de leurs ministres des Affaires étrangères, M. Robert Schuman et le comte Sforza (ci-dessus), se sont rencontrés aux environs de Gênes, à Santa-Margherita, afin d'étudier les problèmes économiques qui intéressent les deux pays et pour mettre au point une coordination plus étroite entre eux sur le plan de la politique internationale. Phot. A. G. I. P.

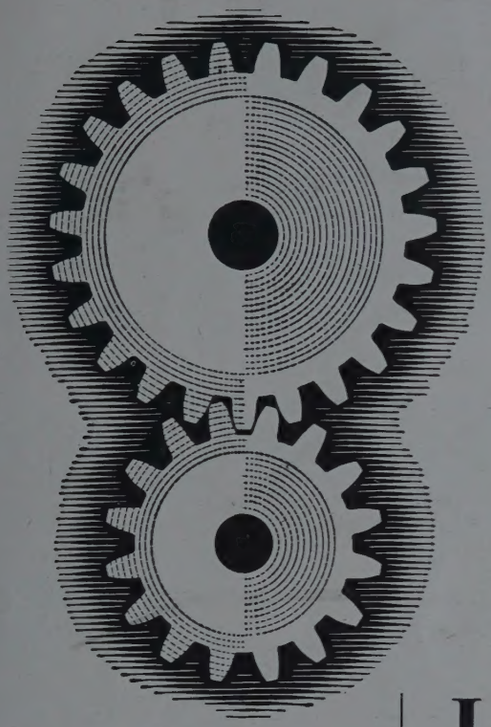
BUVEZ

Coca-Cola

MARQUE DÉPOSÉE

La soif
ne connaît pas de saison

MIS EN BOUTEILLE PAR LES CONCESSIONNAIRES "COCA-COLA"



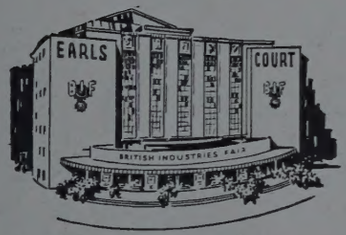
BIF
1951

L'ÉVÉNEMENT TANT ATTENDU !

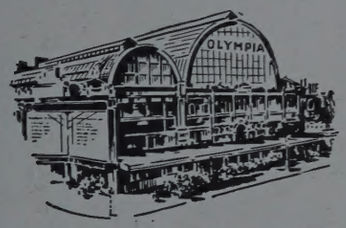
En 1951, un siècle se sera écoulé depuis que la reine Victoria inaugura à Londres la " Grande Exposition " qui devait montrer au monde l'œuvre accomplie par l'initiative et le génie anglais, toujours à l'avant du progrès.

La Grande-Bretagne a tenu à célébrer ce centième anniversaire par un Festival évoquant tous les aspects de la vie anglaise. Nous avons voulu, en particulier, que la Foire des Industries Britanniques de 1951 soit l'occasion pour le monde de voir par lui-même l'étendue de notre relèvement et de nos ressources. La B.I.F., comme l'industrie britannique elle-même, se surpassera et s'affirmera plus que jamais. Plus de 3.000 exposants appartenant à 100 groupes d'industries diverses présenteront leurs derniers modèles.

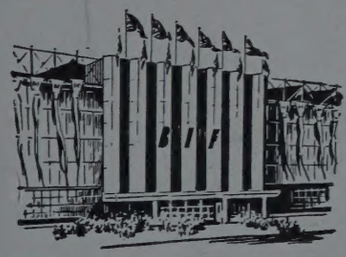
Les acheteurs ne manqueront certainement pas cette occasion unique de voir ce que la Grande-Bretagne est à même de leur offrir. L'affluence, cette année, sera plus considérable que par le passé. C'est pourquoi, nous ne saurions trop vous conseiller de prendre d'ores et déjà des dispositions pour votre voyage et votre séjour en Angleterre.



EARLS COURT— 10 groupes d'industries, représentés par 700 exposants ; 24.000 mètres carrés de stands.



OLYMPIA—27.000 mètres carrés de stands ; 1.000 exposants présenteront leurs produits.



CASTLE BROMWICH—Sections du Bâtiment et du Chauffage, de l'Electricité, de la Mécanique et de la Quincaillerie. Exposants: 1.300; superficie (y compris les stands de plein air) : 46.000 mètres carrés.

FOIRE DES INDUSTRIES BRITANNIQUES

LONDRES 30 AVRIL—11 MAI BIRMINGHAM

Pour tous renseignements concernant les exposants, les catalogues, les stands spéciaux, et les facilités prévues à la Foire, s'adresser à l'Ambassade ou à la Légation de Grande-Bretagne, ou au Consulat britannique le plus proche.

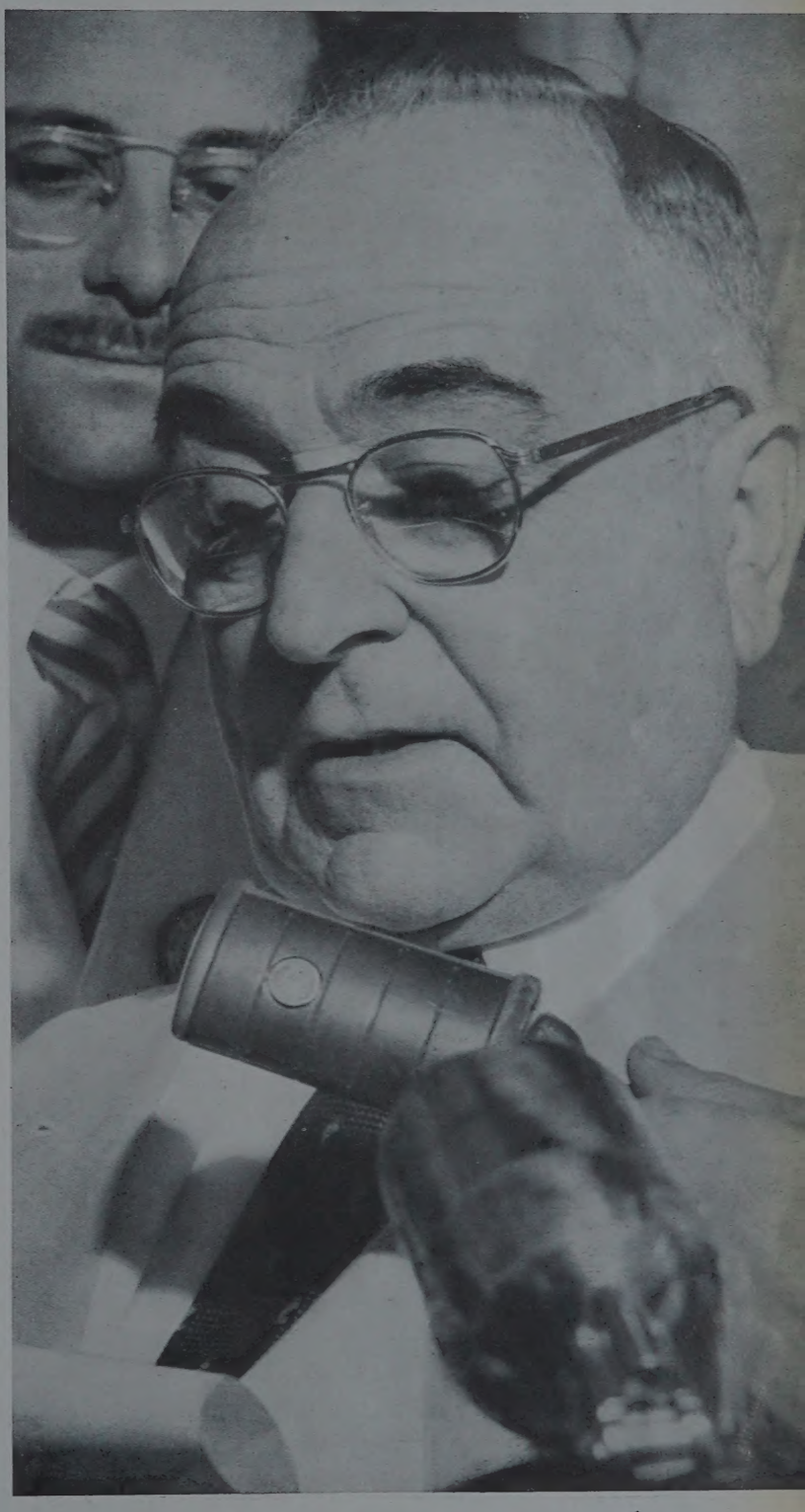
LA POUDRE "PEAU FRAICHE"
CARON
LA POUDRE "PEAU FINE"
CARON
LA CREME DEMAQUILLANTE
CARON

SANTE DE LA PEAU
REFLET DU TEINT
REFLET DE BEAUTE

Caron

7me ANNÉE — NUMÉRO 279 17 FÉVRIER 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



LE BRÉSIL FÊTE SON PRÉSIDENT

M. Getulio Vargas, que les élections générales du 3 avril 1950 ont porté à la présidence des Etats-Unis du Brésil, vient de prendre possession de son poste, qu'il avait déjà occupé entre 1929 et 1945. Il succède au général Enrico Dutra, avec qui on le voit converser amicalement (en haut, à gauche). Marquée par de grandes réjouissances populaires, la prise de pouvoir a donné lieu, à Rio-de-Janeiro, à une imposante cérémonie à laquelle assistaient les délégations de cinquante-deux pays. Celle de la France, conduite par M. P.-O. Lapie, ministre de l'Education nationale, comprenait notamment notre ambassadeur, M. Gilbert Arvengas, le général Béthouart et M. Louis Joxe, directeur général des Relations culturelles au Quai d'Orsay.

ACTUALITÉS MONDIALES D

LONDRES. Ce soldat d'un des trois bataillons américains d'artillerie antiaérienne qui ont été récemment débarqués en Angleterre a apporté sa guitare, qui fera rêver les esprits aventureux aux chants du Far-West.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

PRAGUE. La Tchécoslovaquie est en proie à une vaste épuration. Suspect de « déviationnisme », l'ex-ministre des Affaires étrangères Clementis, qui occupait un poste important à la Banque d'Etat, a disparu soudainement, et le président de la République, M. Gottwald, qui a été soupçonné de l'avoir alerté, serait gardé à vue.

MADRID. Le général Franco a présidé la séan clôture de la onzième session du Conseil supérieu Recherches scientifiques. Comme chaque année à occasion, 400.000 pesetas de prix ont été distri

SYDNEY. Des fêtes extrêmement brillantes ont eu lieu pour commémorer le 50e anniversaire de la Confédération australienne. Des cavalcades symboliques ont parcouru les rues, des feux d'artifice ont embrasé le ciel.

NEW-YORK. Un train de banlieue a déraillé sur un pont provisoire en bois et est tombé d'une hauteur de 7 mètres dans la rue située en dessous. De six wagons broyés 82 morts et 500 blessés ont été retirés.

SALZBOURG. La bourrasque de neige n'a pas e ché le haut commissaire américain, M. Donnell droite), et le chancelier d'Autriche, M. Figl (au cen de passer les troupes en revue sur la place Mo

OLNEY. Attention à ne pas la rater ! Cette course oppose une équipe d'habitantes d'Olney (Grande-Bretagne) à une équipe de Liberal (Kansas). Il faut faire sauter la crêpe trois fois avant d'arriver au but.

ATHENES. Il est bien évident que cette superbe autostrade n'a pas été construite pour un tel mode de locomotion ! Ce vieux fermier n'en est pas moins joyeux de l'emprunter avec son âne pour se rendre au marché.

DELHI. Ces étudiantes en médecine indiennes obtenu de Mme Amrit Kaur, ministre de la Sant dépôt d'un projet de loi assurant aux femmes des d professionnels strictement égaux à ceux des hom

A SEMAINE

NCFORT. Au cours d'une conférence présidée par 'erkins, secrétaire d'Etat aux Affaires européennes, mbassadeurs américains en Europe ont étudié de rt les problèmes posés par la défense occidentale.

IS. Réunis dans les salons d'un grand hôtel, les amiens de Paris ont fêté, par le bal traditionnel êt, l'avènement de la nouvelle année. A minuit, l'usage, de l'encens fut brûlé dans un riche coffret.

DRES. Les acteurs comiques que la B. B. C. envoie mineurs pour les dérider feront-ils monter la ction ? Pour l'instant la pénurie de charbon est le, et les ménagères font queue chez le marchand.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Qui tire leçon des faits ? L'individu, parfois, s'il est attentif et prudent. Les collectivités, les peuples, les États ? Jamais, osons le dire. Nul ne songe à nier les vertus dont certaines nations font preuve, et, par exemple, au temps d'affliction. Mais ces vertus, souvent magnifiques, sont de l'ordre animal. La collectivité souffre, se défend, parvient parfois à triompher des forces adverses. Elle ignore les hauts mérites par lesquels l'individu s'élève au-dessus de la condition humaine en certaines circonstances. Elle ne tire presque jamais bénéfice de l'expérience.

Les voyageurs qui parcourent l'Europe septentrionale ont rencontré, notamment en Allemagne et aux Pays-Bas, des hommes qui portent de vieux noms français. Ce sont les descendants des Huguenots que la révocation de l'Édit de Nantes a contraints de s'expatrier. Nombre d'entre eux ont rendu de bons offices à leur patrie d'adoption. Autant de serviteurs que la France a perdus pour toujours, par l'effet du fanatisme. J'ai assisté, en 1925, à l'exode pitoyable des Grecs chassés de l'Asie Mineure, et notamment de Smyrne, en exécution du traité de Lausanne. La Grèce, d'abord désemparée par un tel surcroît de « nationaux », a vite compris que le Smyrniotes étaient d'excellents artisans, de bons fabricants de tapis, et elle les a mis à l'ouvrage. Elle croyait être embarrassée; elle s'est trouvée enrichie.

De tels exemples n'instruisent personne, apparemment. Les peuples en proie à quelque frénésie politique continuent de bannir ou de forcer à la fuite les citoyens qui ne pensent pas comme pense ou prétend penser le parti au pouvoir. Ces exilés sont, les uns, des manuels et représentent alors une certaine puissance ouvrière. Les intellectuels sont, en général, nombreux, car ils sont très souvent visés. Ils partent donc, non sans péril, pour échapper à la géhenne. Ils vont chercher refuge au loin et apportent au pays qui les reçoit la contribution de leur talent et de leur génie. L'Allemagne nazie pensait se purifier par les persécutions raciales. En fait, elle a perdu nombre d'hommes de valeur qui font, désormais, l'orgueil de leur pays d'adoption. Comment l'Allemagne peut-elle se consoler d'avoir perdu Einstein, pour n'en citer qu'un ? Chose incroyable, les pays de l'Union soviétique ont procédé, non sans enthousiasme, à la même saignée volontaire. Ils ont tout fait ou pour supprimer les opposants, ou pour les contraindre à l'exil. Quelle sombre folie ! Les partis, aveuglés par la fureur, ont non seulement laissé fuir ce qui représente la meilleure de toutes les richesses humaines, mais ils ont aussi perdu tous les bienfaits d'une vivante contradiction.

Certains de ces émigrants ont passé la mer et ils ont été demander asile aux républiques américaines. Il en est qui se sont tout de suite greffés et qui ne reverront pas leur patrie d'origine.

D'autres, inspirés par le désir de ne pas trop s'éloigner, et peut-être aussi par l'espérance bien naturelle de retourner un jour chez eux, se sont arrêtés dans les pays de l'Occident européen. La France en a reçu beaucoup. Je ne dirai rien des travailleurs manuels que l'on a pu mettre à pied d'œuvre dans tel ou tel métier. Je pense, d'abord, aux hommes plus difficilement assimilables parce qu'ils sont plus strictement spécialisés. Sait-on que la France a recueilli, ainsi, par exemple, mille cinq cents Polonais pourvus tous de diplômes universitaires d'un degré élevé ? Sait-on que les émigrés hongrois relevant de diverses disciplines intellectuelles sont aussi fort nombreux. J'ai reçu la visite de certains d'entre eux. De ces entretiens, je garde un souvenir déchirant : nombre de ces hommes de mérite en sont à chercher, humblement, quelque besogne propre à leur assurer le gîte et le pain.

La France, je le comprends aussi bien que personne, doit présentement lutter pour relever ses ruines, assurer sa défense contre d'éventuels ennemis, amender ses institutions, développer son industrie et son commerce, donner satisfaction aux besoins élémentaires de ses enfants. Ce n'est pas petite affaire, et la France ne peut pas toujours accorder une suffisante attention à ces personnes remarquables qui lui demandent l'hospitalité. Je le regrette, personnellement, quand je songe à ces protestants français qui, depuis près de trois siècles, travaillent pour l'honneur de la Hollande ou le profit de l'Allemagne.

On a parlé d'un Cercle Franco-Européen qui mettrait en rapport des Français vigilants et de bon vouloir avec ces immigrants qui nous sont venus des pays dits du Rideau de fer. Je souhaite qu'un tel cercle se forme et qu'il ait une heureuse activité. La France, envahie deux fois, menacée par de très angoissants périls, n'a certes ni la place, ni les ressources dont jouissent les États-Unis, le Canada, l'Argentine ou le Brésil ; mais elle est, pour ces exilés, le plus proche des lieux d'asile. Elle a, dans l'ordre de l'hospitalité, des traditions et même une légende. Qu'elle veuille bien ne pas l'oublier !

AU TONKIN LA FOI EST REVENUE

HANOÏ RESTE LE « POINT D'AMARRAGE »

MAIS LA MENACE DES VIETS SUBSISTE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

L'INDOCHINE est à un tournant. Voilà seulement quelques semaines, avant la bataille de Vinh-Yen, elle était considérée en France et dans le monde entier comme une position perdue d'avance, bénéficiant tout au plus d'un délai de jours, de semaines ou de mois. De là, dans la métropole même, le réflexe désespéré de tant de gens qui disaient : « A quoi bon ?... A quoi bon ces sacrifices constants et coûteux qui conduisent à un écroulement ou — tout au mieux — à un grignotage ?... A quoi bon ces divisions là-bas, qui seraient tellement nécessaires en Europe même pour l'organisation de sa défense ? »

Le malheur était que ce pessimisme parvenait finalement jusqu'au corps expéditionnaire lui-même ! Ainsi l'on apprenait à ces officiers, à ces soldats qui se battaient dans les pires conditions que leur combat était inutile, qu'il n'avait pas de sens, en somme, qu'eux-mêmes souffraient et mourraient pour rien. Ces hommes auraient pu se dire aussi : « A quoi bon ? » Ils se contentaient de se plaindre ! Combien de lieutenants ai-je entendus me dire, en leurs postes isolés : « C'est la guerre de la solitude ! Nous sommes seuls en face des Vietminh, en face des paysans apeurés, en face de la France trop lointaine. Mais nous continuerons quand même. »

LA PSYCHOSE DE LA RETRAITE

Néanmoins, insensiblement, avec les mois et les années, la foi s'était usée. Malgré les innombrables exploits individuels, le corps expéditionnaire, dans son ensemble, avait perdu la notion essentielle du but — de quelque chose à atteindre et à réaliser. Il s'était transformé en institution militaire, avec ce que cela peut comporter d'habitudes et de routines. On attendait que cette machinerie, si souvent réparée de bric et de broc, tombât définitivement en panne. Depuis les batailles malheureuses de la frontière il s'était créé, il faut bien le dire, comme une psychose de la retraite, comme un complexe d'infériorité à l'égard des Viets. A cela s'ajoutait l'appréhension des Chinois... Autrement dit, le moral était atteint.

Dans ces conditions, comment les autres, les Vietnamiens et les étrangers, auraient-ils eu confiance ? Après les journées de Caobang et de Langson, les baodaïstes, dans la peur d'un effondrement français qui les aurait livrés aux vengeances communistes, furent tentés de rechercher des secours au dehors : dans les forces des Etats-Unis, de l'O. N. U., que sais-je ? Mais le monde extérieur ne voulait pas entendre — il avait déjà pratiquement barré l'Indochine d'une croix. La partie n'y était-elle pas définitivement perdue ? Du coup, c'était le renoncement à tout le continent jaune — en tout cas l'ensemble du Sud-Est asiatique, sans doute aux Indes. Et finalement les Etats-Unis se seraient repliés sur la ceinture des îles, en une stratégie depuis longtemps préparée. Et de l'autre côté l'Europe n'aurait plus été qu'une précaire excroissance à l'immense masse continentale passée au rouge.

REDRESSEMENT MORAL

Tout l'automne dernier, Hanoï apparut presque comme une cité à l'avance condamnée, menant des jours précaires dans l'attente de combats désespérés. Et pendant que les Vietminh multipliaient leurs menaces commençait l'évacuation des femmes et des enfants. Il semblait que le destin fût déjà marqué... Et cela dura jusqu'au jour anniversaire de l'ennemi, jusqu'à ce 19 décembre où dans une cité stupéfaite défilaient avec une étrange grandeur huit bataillons français. Le général de Lattre de Tassigny proclamait que « l'ennemi ne passerait pas ». Et il osa arrêter l'exode des familles — ce qui put apparaître d'abord comme une sorte de grand jeu. C'était seulement l'effet d'une volonté certaine. Certes, le temps des dangers arriva bien, comme prévu, dès la fin de l'année. Par deux fois le Vietminh devait lancer ses offensives acharnées contre la grande cité tonkinoise. Par deux fois il fut durement arrêté, en sorte qu'Hanoï demeure encore le grand point d'amarrage des Français au Tonkin. Il fut ainsi parce que le général de Lattre de Tassigny s'était « engagé » complètement.

Que le « mal » du corps expéditionnaire ne fût pas grave, je pus le constater dans les batailles récentes de Vinh-Yen. A vrai dire, il n'en restait même plus de traces. Ce que je voyais, c'était un instrument de combat précis, méthodique, presque mathématique. C'était un ordre, l'ordre spécial d'une armée entraînée dans la guerre. Il y avait comme un automatisme dans les défilés de camions apportant les renforts, dans les voix étranges de la radio aux états-majors, dans le repos des hommes en attente derrière quelque diguette, dans le déploiement de ces mêmes hommes s'en allant vers un objectif, dans les croix rouges des ambulances, dans l'activité des canons, des avions, de tous les outils. En tout cela, je ne discernais aucun romantisme fougueux ou débridé, mais simplement l'accomplissement nécessaire d'un métier ou d'une fonction. Les exécutants ne faisaient même pas de commentaires : ils travaillaient.

RÉORGANISATION

« Vous serez désormais commandés » avait dit le général de Lattre aux troupes du Tonkin dès le 19 décembre, quand il était venu pour la première fois à Hanoï. Elles le furent aussitôt, pour le but simple, primaire, essentiel de repousser l'imminente offensive ennemie : à cela tout fut consacré. A tous il était apparu que le général de Lattre avait, en quelques jours, pris sa décision : sauver le Tonkin à tout prix. Il fallait d'urgence refaire le dispositif militaire, car ce qui existait dans le nord était beaucoup trop faible contre un Vietminh disposant de sept ou huit brigades, de tout un armement chinois et d'innombrables coolies pour les transports. Par tous les moyens, par les bateaux et les avions, les unités françaises prélevées ailleurs, en Cochinchine en particulier, furent envoyées comme renforts au Tonkin. Au moment critique de la bataille de Vinh-Yen, les appareils d'Air France furent réquisitionnés en une sorte de pont aérien, pour le transport de parachutistes et de tirailleurs. Le matériel, trop souvent entassé dans des dépôts, fut aussi acheminé d'urgence. Je me souviens d'avoir entendu le général de Lattre dire à cette époque : « Pourvu que j'aie le temps ! » Il eut le temps, et tout ce qu'il put rassembler comme moyens en hommes et en armes il le jeta dans la mêlée. Ainsi il donna l'ordre d'employer les bombes au napalm sur les fameuses côtes dominant la route de Vinh-Yen et sur lesquelles les Vietminh avaient lancé six bataillons entiers.

La concentration des moyens sur le Tonkin, accompagnée de la reprise morale, avait permis d'infliger au communisme sa première défaite importante. Pour cela, il fallut que le général de Lattre déplaçât le centre de gravité ancien — depuis des années établi dans le confortable Saïgon. Il commença par pratiquer des coupes sombres parmi le nombreux personnel militaire accumulé dans l'immense cité. C'est ainsi que deux cents officiers saïgonnais furent mutés. La plupart étant versés dans des unités combattantes du Tonkin, quelques autres étant dirigés sur la France. Il semble bien qu'il s'agisse d'une première mesure, qui sera suivie par d'autres. En somme, le général de Lattre veut décongestionner Saïgon, qui était devenu une énorme administration militaire, célèbre par le nombre de ses colonels. Au fur et à mesure, les organismes les plus divers avaient proliféré — chacun avec ses officiers, ses sous-officiers, ses ordonnances, ses voitures, etc. Chaque année se produisait une sédimentation nouvelle. Dans les unités combattantes on plaisantait les « pieds blancs », à savoir les officiers saïgonnais qui n'avaient jamais mis les pieds dans les boues noircissantes des rizières.

En fait, cette multiplication des services dans la grande cité cochinchinoise avait abouti à une administration compliquée et inefficace — tous les organismes se doublaient ou se chevauchaient. C'était finalement la centralisation absolue. Un chef de bataillon au Laos ou au Tonkin ne pouvait pas prendre une initiative sans un ordre de Saïgon. Dans cette Indochine longue de 1.400 kilomètres, sans autre communication qu'une radio embouteillée ou une aviation soumise aux aléas de la mousson ou du crachin, cette centralisation amenait à la paralysie. Pendant qu'à Saïgon une machinerie trop importante tournait à vide, les unités en campagne manquaient de directives ou recevaient des directives sans rapport avec la réalité. Certainement de nombreux échecs, et en particulier ceux de la frontière, provenaient d'un commandement trop lointain et mal informé.

UN BON INSTRUMENT

En réalité, le général de Lattre, en procédant à la décongestion de Saïgon, réalisera une profonde réforme de structure. Désormais l'état-major général sera seulement chargé de donner les grandes directives. Mais les véritables prérogatives de la guerre seront assumées par les chefs en campagne. A ceux-là le général de Lattre a dit approximativement : « Désormais vous prendrez vous-mêmes vos décisions, mais vous serez responsables. » Il pouvait tenir ce langage, car il avait sélectionné soigneusement les hommes à qui il confia des commandements. Par exemple, à la tête des groupements mobiles, qui sont les forces de choc du Tonkin, il plaça des « baroudeurs » éprouvés, comme le colonel Vanuxem, ancien professeur de philosophie, orné d'une barbe en collier et de dents en or ; comme le colonel Edon, officier de cavalerie, très calme, qui conserve le genre du robuste gentleman farmer ; comme le colonel Erulin, guerrier couturé de balafres mais solide comme un roc ; comme le colonel de Castre, cavalier célèbre, qui vient de sauter sur une mine et a été remplacé par un parachutiste : le colonel Clément. Un peu au-dessus de ces hommes d'action sont les penseurs militaires, tels que les généraux Salan, de Linares, Cogny, le colonel Redon et le colonel Beaufre — lequel a un rôle très important. Enfin cet ensemble est couronné par le général de Lattre, qui, se rendant avec une étrange ubiquité aux endroits importants, prend lui-même les décisions suprêmes.

LA BARRIÈRE POSSIBLE

Cette victoire, elle a rompu définitivement la croyance à la fatalité. A Hanoï, quelques heures après les assauts sanglants de la cote 210, un notable commerçant autochtone me disait : « Maintenant on sait que les Vietminh seuls ne peuvent pas arriver à Hanoï... » et — marque suprême de sa bonne foi — il passait des commandes aux maisons de gros. Rapidement affluaient vers le général de Lattre les télégrammes de chaleureuses félicitations des plus hautes personnalités vietnamiennes, à commencer par S. M. Bao Daï et le président Huu. Peu après, le gouvernement était dissous par l'empereur afin de céder la place à un autre gouvernement qui serait plus fort, plus efficace et qui ferait enfin l'armée nationale qui combattrait aux côtés du corps expéditionnaire. Et si ce gouvernement a quelque peine à se former, cela tient uniquement aux complications intérieures de la politique vietnamienne.

Mais, surtout, pour le monde — et pour les pays anglo-saxons en particulier — l'Indochine est redevenue la barrière possible. De cette victoire peut naître une stratégie commune des nations démocratiques pour la défense du Sud-Est asiatique.

En attendant, il ne faudrait pas sous-estimer la menace. Elle a seulement été contenue. Dans les batailles récentes le Vietminh n'avait pas engagé toutes ses forces ; dans les combats de Vinh-Yen il a seulement employé trois « brigades ». Une quatrième, acheminée par la vallée du fleuve Rouge, est arrivée trop tard. Mais dans quelques semaines l'ennemi disposera au Tonkin d'une force offensive doublée, qui se montera alors à huit ou neuf brigades, soit plus de 100.000 hommes. Car une brigade vietminh est en réalité une grosse division dont les effectifs varient entre 14.000 et 18.000 hommes. Si quatre ou cinq de ces brigades sont « prêtes », il en est encore plusieurs qui sont en train de percevoir leur armement à la frontière de Chine ou qui achèvent leur entraînement dans des camps. Mais il semble que dès la seconde quinzaine de février les préparatifs seraient assez avancés pour que l'ennemi puisse attaquer avec toutes ses troupes. Il se peut même que l'offensive vietminh soit déclenchée avant, soit afin d'entretenir un moral atteint par les derniers échecs, soit en raison d'un ordre venu de l'extérieur.

D'ailleurs, si ce nouvel assaut devait se terminer par une autre défaite des forces d'Ho Chi Minh, un autre danger pourrait se concrétiser — celui d'une intervention chinoise faite en faveur d'un allié en mauvaise posture. Comme en Corée.

Il paraît que les entretiens du président Pleven et du président Truman ont abouti à une parfaite concordance de vues en ce qui concerne notamment l'Indochine. Il faut espérer que cet accord se traduira par un effort réel — que les Etats-Unis enverront plus de matériel et la France, plus d'hommes. On peut aussi souhaiter que des décisions importantes aient été enfin prises pour que, en cas d'agression chinoise, l'Indochine puisse être défendue et conservée.

Le redressement de ces dernières semaines — réalisé sur place par le général de Lattre — a probablement sauvé Hanoï. Les responsabilités de l'avenir concernent maintenant Paris, Washington et Londres, les capitales du monde.

La haute stature du général Monclar fait encore mieux apparaître l'inconfort et l'exiguité de la masure de paysan coréen ou il a établi son P. C.

GUERRE INVISIBLE EN CORÉE

MISSION EN TERRITOIRE ENNEMI

AVEC LE BATAILLON FRANÇAIS

Un mystérieux sabbat dans la nuit

PAR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE

PAUL MOUSSET

Nul ne saura jamais par quelle température exacte se déroulèrent les combats de Wonju. Le seul thermomètre que possédât le bataillon français s'arrêtait en effet à 31 degrés centigrades au-dessous de zéro. Du moins n'ignore-t-on plus quelle considération les Français s'acquirent dans l'affaire, une considération que l'humour d'un G. I. traduisait l'autre jour ainsi :

« Sans eux, nous serions déjà rentrés chez nous...

— Peut-être, répliqua un de ses officiers.

— Les Français nous ont en tout cas rappelé qu'une baïonnette sert à autre chose qu'à ouvrir des boîtes de conserves ! »

Mais, alors qu'il déclenchait l'assaut, qu'il entraînait ses hommes contre les Nord-

EN CORÉE PARMI LES VOLONTAIRES FRANÇAIS QUI S

Le bataillon français est incorporé à la 8e armée américaine, que commande le général Matthew Ridgway.

Le général Monclar (à dr.) s'entretient avec un de ses seconds, le lieutenant-colonel Henri Dumoncel.

Les commandants de Beaufond et Barthélémy étu la carte du terrain où va opérer leur détacher

Après un combat, le sergent Bordessoules a délacé ses bottes et dévore ses rations à peine dégelées.

Le fusil entre les jambes, le sergent Seatena, de Roanne, étudie le mécanisme de ses appareils radio.

L'hiver coréen est plus que rude, et le sergent A Bizot, de Paris, fait sa provision pour le feu noctu

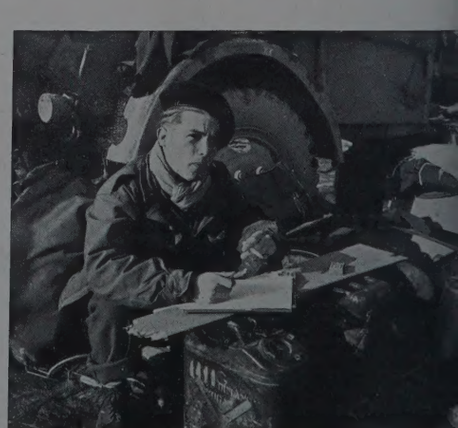
Retour d'une expédition de plusieurs jours, il est heureux devant le baquet où il pourra enfin se laver.

Parmi les trophées de guerre capturés devant Wonju, ce fusil à lunette intéresse spécialement un volontaire.

Notre correspondant de guerre Paul Mousset e deux Coréens suspects qui viennent d'être interro

Après avoir repoussé une attaque, nos volontaires, se sentant en appétit, préparent leur popote.

Dans un groupe d'officiers du bataillon français on commente la façon dont a été repoussée une attaque.



A la guerre comme à la guerre... Deux jerrycans transforment, pour un temps, en table à éc

SONT ILLUSTRÉS...

e commandant Jean Le Martelot, un Parisien, scrute ciel ; il a entendu le vrombissement d'un avion.

e volontaire habitait Val-d'Isère, aussi supporte-t-il ieux que ses camarades les rigueurs du climat.

ette vieille Coréenne assise à côté de deux officiers ançais s'était refusée à abandonner son village.

a croupe en lame de couteau que tenaient les Français ont la mission était de pénétrer en pays ennemi.

Coréens au cri inattendu de : « Mort aux... sots ! » — un vaste programme, a déjà remarqué quelqu'un — le lieutenant Gildas Lebeurrier se doutait-il qu'en moins de vingt-quatre heures il obtiendrait la vedette mondiale ? Peu lui importe.

— Un homme qui doit faire une drôle de tête, nous dit-il simplement comme nous le félicitions de sa renommée soudaine, c'est le proviseur du lycée de Morlaix. La notoriété qu'il me prédisait jadis se révélait d'un autre ordre...

Jadis ? Un mot bien lourd pour un garçon de moins de vingt-six ans. Un mot dont, à la réflexion, il serait le premier à rire, avec cet esprit d'une acuité paisible qui le caractérise. Mais, à ce refus de se prendre au sérieux, infirmières et médecins américains ne se trompent pas qui ont réuni dans une même chambre de l'hôpital de Tokio Gildas Lebeurrier et son camarade Lainel. Ils ont affaire, et leurs attentions, leurs soins prouvent qu'ils le savent, à des soldats d'une espèce qu'on croyait disparue. Et il n'est pas osé de dire que Lebeurrier, Lainel, le sergent-chef Pralon et d'autres ont mieux servi la propagande française à l'étranger que bien des ambassades.

LE CALVAIRE D'UN PETIT PEUPLE

Pour des correspondants de guerre, les visites, trop rares, rendues à ces blessés sont revigorantes. Car nous ne saurions trop insister sur l'horreur de la lutte qui se poursuit en Corée ni sur les remords de beaucoup en mesurant l'injustice de conclusions trop hâtives ; car, tandis que l'hiver redouble de rigueur, les témoins que nous sommes s'émeuvent chaque jour davantage des souffrances inouïes que connaît, que supporte sans une plainte le peuple coréen. Peut-être des Français réagissent-ils plus violemment que d'autres au spectacle de la désolation qui ravage la péninsule. Le souvenir de certain exode, le sentiment d'une répétition possible de l'histoire aiguisent probablement les sensibilités. Nul, en vérité, ne peut demeurer ni ne demeure indifférent aux misères de ces gens errant à travers un pays dévasté, dont l'industrie n'existe plus, dont les réseaux ferroviaire et routier se trouvent entièrement à refaire. Quant à la race, pour endurcie qu'elle soit, elle a, de l'avis des spécialistes, reçu un coup dont pâtiront durement les générations futures.

On a abondamment écrit sur la migration de ces réfugiés qui se comptent à présent par millions dans le Sud. On n'avait point encore vu des êtres succombant au froid en pleine campagne, dans des attitudes évoquant celles des victimes de Pompéi. Et nous ne rappellerons que pour mémoire la tragédie de ces mères coréennes en fuite qui, dans l'eau jusqu'à la poitrine, traversaient une rivière à gué. A la mode du pays, elles portaient sur le dos leurs nourrissons. De temps à autre, d'un bref regard, elles s'assuraient que les têtes des enfants émergeaient de l'eau... jusqu'au moment où ces têtes s'abattirent, tailladées, tranchées par des glaçons à la dérive...

Avouons-le : ces hommes, ces femmes au visage impassible, au stoïcisme pathétique, nous ne les connaissons pas. La multitude cachait l'individu. Il nous a fallu cantonner dans des villages quasi déserts, aux trois quarts incendiés, nous abriter tant bien que mal dans des maisons pillées ; il nous a fallu nous trouver dans le cadre d'une très ancienne civilisation rustique pour découvrir brusquement la Corée véritable. Ces demeures paysannes, tassées sous le chaume de leurs toits, ces habitations, que le plus ingénieux des systèmes de chauffage gardait du froid, nous parlèrent alors, et aussi toutes ces épaves — vêtements de travail et de fête, photographies, ustensiles de cuisine, jolies porcelaines — que les occupations souillent et dispersent. Une existence patiente et minutieuse se reconstituait, l'existence, hier encore, de ceux que le flux et le reflux des batailles, la tactique de la terre brûlée lancent à l'aveuglette, victimes vraisemblables d'une mort atroce, parmi les rizières glacées et dans la neige des montagnes... « Pourtant, objectera-t-on, les premiers coups de feu tirés contre les Français devant Wonju émanaient de pseudo-réfugiés... On ne fait pas la guerre avec du sentiment... Les opérations ne peuvent que pâtir de la présence de civils dans la zone de combat ou sur les routes... » Nous ne parlons pas de « pseudo-réfugiés » et ne prétendons que ceci : les Coréens se révèlent autres qu'on ne nous les avait montrés. Mais dans cette guerre en dehors de toutes les règles des affirmations fondées en apparence sont déjouées par les faits; la plupart des assertions ne résistent pas à la critique.

L'ENNEMI QU'ON NE VOIT PAS

Que n'a-t-on publié, en effet, sur les raisons des succès nord-coréens ou chinois ? Sur la ruée irrésistible des masses ? sur ces « marées humaines » déferlant sans contrôle ? La doctrine paraît à présent établie que le nombre, et le nombre seul, l'a emporté sur la stratégie et la machine. Pourtant le commandant de la compagnie française qui soutint les chocs les plus véhéments dans la région de Wonju, un jeune capitaine dont la censure ne nous permet malheureusement pas de donner le nom, un des plus vieux et des plus glorieux de France, nous a dit son étonnement devant la science manœuvrière de ceux qui, à plusieurs reprises, risquèrent de déborder sa troupe. Peut-être s'agissait-il là d'unités spéciales. Leur encadrement n'en était pas moins parfait, et nombreux. Peu de combattants, ajoutait-il, auraient été capables, comme ceux-là, d'exécuter sans fléchir, malgré de lourdes

Le lieutenant Lebeurrier ne se plaint pas de sa blessure qui lui a valu la gloire... et une charmante infirmière.

CE VOLONTAIRE DU BATAILLON FRANÇAIS A ARRÊTÉ UN SUSPECT AU COURS D'UNE PATROUILLE. « L'ENNUI C'EST QUE RIEN NE RESSEMBLE PLUS A UN SUD-CORÉEN QU'UN NORD-CORÉEN. »

pertes, un déplacement latéral sous le feu. Il parlait aussi de tireurs d'élite, repérant officiers et sous-officiers alliés dès le début de l'action, et ne les lâchant plus, ces mêmes tireurs d'élite couvrant des décrochages opérés avec le maximum de méthode, par petites colonnes, à la limite de portée des armes d'infanterie.

Puisque nous en sommes au stade des questions, posons cette dernière qui, depuis plusieurs semaines, intrigue les soldats des Nations Unies : que sont devenus ces Nord-Coréens, ces Chinois dont les communiqués proclament, par centaines de milliers, la présence vraisemblable ? Nous ne nous chargerons certes pas de répondre. Du moins ce point d'interrogation nous ramène-t-il au bataillon français et à une équipée qu'il nous fut permis de suivre dans le secteur central du front coréen.

MISSION DE CONFIANCE

Le fait est que, conscient de ce qu'il pouvait attendre d'eux, le commandement de la IIe division américaine chargea récemment les Français d'une mission inhabituelle : pénétrer assez profondément en territoire ennemi et y rester jusqu'à nouvel ordre.

Une simple compagnie mena l'opération. Elle partit en camions jusqu'à l'extrême limite des premières lignes, à proximité d'une piste serpentant à travers des montagnes. Le froid pinçait. Mais le soleil était radieux ; le ciel, du bleu tendre propre aux belles journées coréennes. A droite, à gauche, devant soi, une neige immaculée couvrait les montagnes. Sous ce tapis blanc se devinait à peine la piste que les jeeps-radio se trouvaient bien forcées d'emprunter. Jeeps indispensables : le seul mode de liaison possible devenait la radio. Nul n'avait d'ailleurs la moindre illusion sur les aléas de l'expédition : la compagnie fonçait en enfant perdu. Elle ne devait compter que sur elle-même. La distance à laquelle elle se trouverait une fois rendue à destination interdisait tout appui d'artillerie. Quant à l'aviation, dont l'action se révèle si efficace, elle ne pouvait de toute évidence intervenir utilement que le jour. Les hommes alors de « pitonner pendant 15 bornes » ; autrement dit : de progresser de crête en crête dans la neige, heureusement gelée, sur une quinzaine de kilomètres. Ils n'emportaient avec eux que le minimum, ils savaient que pendant plusieurs jours ils ne se laveraient pas, ne dormiraient pas et ne mangeraient que de ces rations dont un feu d'essence ne parvient jamais à dégeler le centre. En revanche, leur armement apparaissait impressionnant, de nature à soutenir dans des conditions pas trop anormales un de ces combats « banzaï » qui, au désespoir des photographes, ne se produisent guère que de nuit. Quant au ravitaillement en munitions et en vivres, des avions le parachuteraient.

UNE PROGRESSION DIFFICILE

Cependant les jeeps cahotaient dans une gorge où tout autre véhicule aurait capitulé. Elles franchissaient des torrents dont la glace s'effondrait sous leur poids. Elles patinaient le long de pentes déjà raides pour des piétons. Maintes fois il fallut abattre des arbres, piocher le sol pour leur permettre de surmonter l'obstacle. Les coups de hache, se répercutant dans la vallée, risquaient d'avertir l'adversaire... Qu'y pouvait-on ? Il fallait bien passer... De temps à autre elles traversaient un village à demi détruit où un tas de cendres énorme indiquait que là avait brûlé la récolte de riz. De pauvres silhouettes s'apercevaient au milieu des décombres, celles de vieillards, de vieilles femmes auxquels plus rien n'importait.

La première nuit s'écoula sans encombre, aux abords d'une vaste plaine ceinturée de montagnes. Dès le lendemain, au contraire, les patrouilles dépêchées ici et là ramenèrent des suspects. Suspects bien transparents, qui n'avaient même point jugé utile de se munir de sacs ou de charges pour jouer les réfugiés. « L'ennui, disait un des Français, c'est que rien ne ressemble plus à un Sud-Coréen qu'un Nord-Coréen... » Les piper cubs de reconnaissance signalaient en outre de nombreux guetteurs armés. Plusieurs des suspects interrogés avouèrent du reste leur rôle et fournirent tous les renseignements souhaitables. Ainsi apprit-on la présence assez proche de régiments nord-coréens et chinois.

DANS LA NUIT CORÉENNE

Rares les participants à cette aventure qui oublieront la nuit qui suivit. Non qu'il advînt rien d'extraordinaire. Mais l'atmosphère qui prévalut alors fut de celles dont on se souvient.

Après avoir feint un repli vers l'arrière, la compagnie revint, dès le coucher du soleil, occuper un village. Miraculeusement intact, il s'adossait à une colline « en lame de couteau ». L'un et l'autre se virent rapidement organisés. Et l'attente commença. La neige, le relief nuisaient aux communications par radio. On se savait éperdument isolé. Bientôt la lune, la pleine lune, éclaira un paysage d'une tragique grandeur. Aux lisières du village, au fond de leurs trous garnis de paille de riz, sous leurs gitounes de nattes, les hommes veillaient. Et l'on pouvait croire que cette nuit-là dût ressembler à la précédente quand la nature se peupla soudain d'invisibles présences. Des bruits coururent dans les montagnes. On crut entendre des appels, on crut voir des ombres sur la neige. Des chiens se risquèrent jusqu'aux avant-postes. Une rafale d'arme automatique éclata non loin. Il semblait que tous les esprits de la terre coréenne se livrassent à un mystérieux sabbat. Puis des avions remplirent le ciel.

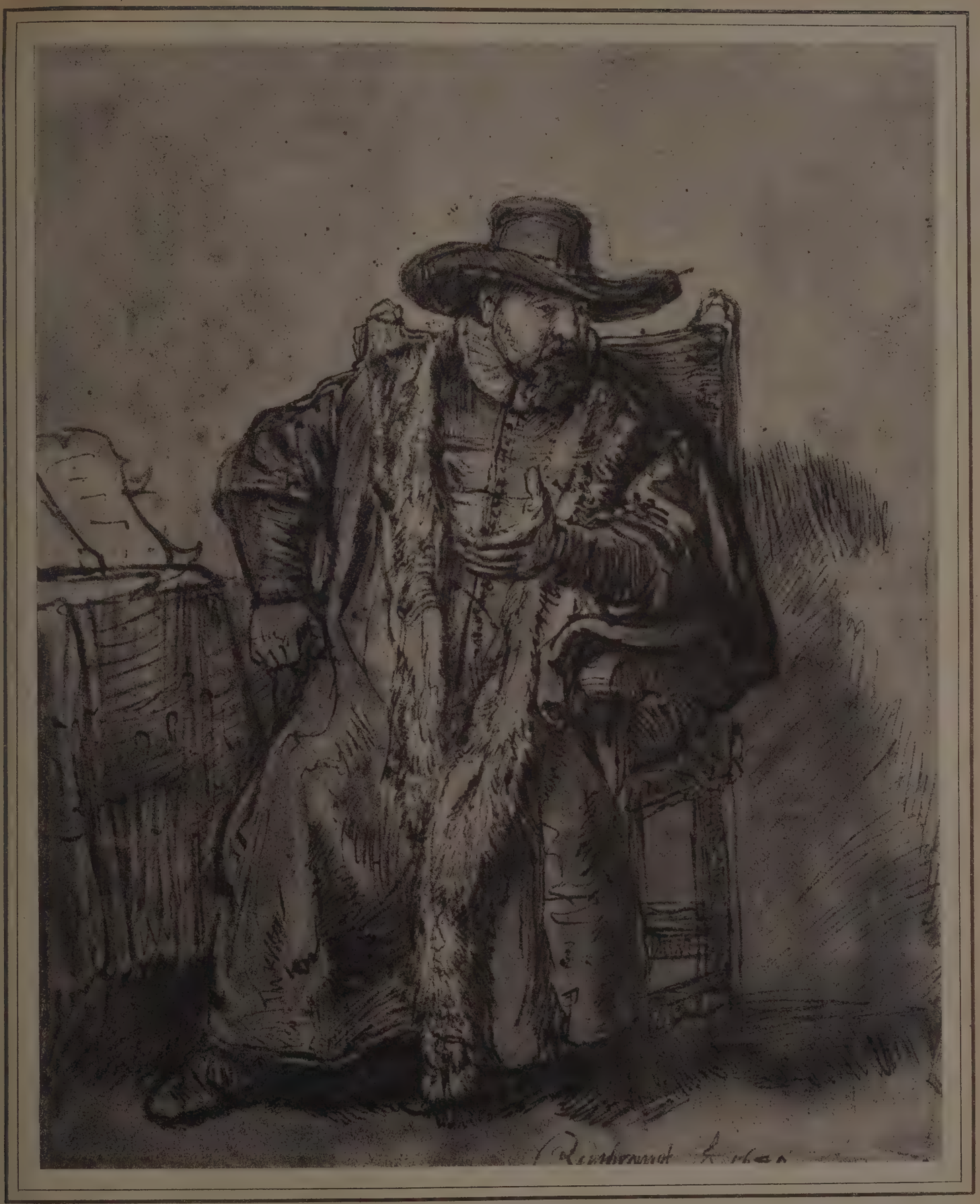
UNE ALERTE

Alors, tout d'un coup, ce fut un déchaînement de fusées éclairantes, de bombes, de balles de mitrailleuses. A 1 heure du matin ! Six, sept heures à tenir avant la possibilité d'un secours éventuel !... Mais, le premier émoi passé, le lieutenant américain de liaison aérienne s'entretenait par radio avec le ciel.

— Ce sont de nos B-26, dit-il, ils revenaient du Nord et avaient cru apercevoir des mouvements inquiétants.

A l'aube, les groupes postés en embuscade regagnèrent le village. Ils n'avaient rien vu. Et pendant plusieurs jours, tantôt ici, tantôt là, cette poignée de Français répéta le même programme, sans jamais d'accrochage. Des indices certains montraient pourtant des déplacements d'unités adverses pendant la nuit, et non loin du petit détachement, dont elles ne pouvaient ignorer le peu d'importance. Cet ennemi, on le devinait, on le sentait, on le flairait. On ne le voyait jamais.

— Ah ! on a bien raison de dire que ce sont des Chinois !... s'exclama un homme.



REMBRANDT

LE PRÉDICATEUR DES MENNONITES CORNELIS CLAESZ ANSLO

(Plume et lavis de bistre avec rehauts de gouache. H. 0.246 ; L. 0.201)

COLLECTION D'ESTAMPES EDMOND DE ROTHSCHILD. MUSÉE DU LOUVRE

AU MUSÉE DU LOUVRE

LA COLLECTION D'ESTAMPES ET DE DESSINS D'EDMOND DE ROTHSCHILD

PAR ANDRÉ BLUM, CONSERVATEUR AU MUSÉE DU LOUVRE.

La célèbre collection d'estampes et de dessins du baron Edmond de Rothschild, donnée, selon ses volontés, par ses héritiers, en 1936, au Musée du Louvre, constitue un ensemble d'œuvres d'art d'une qualité exceptionnelle. Réunie en l'espace de soixante-dix ans, c'est-à-dire dès son extrême jeunesse, par cet amateur éclairé, elle ne devait dans son esprit se composer que d'épreuves choisies moins pour leur rareté et leur provenance que pour leur caractère de beauté.

Rassemblées dans l'hôtel du Faubourg-Saint-Honoré, 41, aujourd'hui annexe de l'ambassade des Etats-Unis, les bibliothèques contenant ces précieux documents évoquaient, par leur installation décorative, le souvenir des anciens cabinets d'estampes, dont l'origine remonte au XVII[e] siècle : vitrines encadrées de boiseries, où les cartons rangés horizontalement et séparés les uns des autres par des tablettes de bois formaient un tout harmonieux.

Mais comme ces gravures et dessins, en raison de leur montage fragile, ne peuvent être communiqués qu'à une élite, le donateur de cette collection avait voulu, en la confiant au Musée du Louvre, la rendre accessible à un public plus étendu, en préconisant de fréquentes expositions temporaires, pour éviter l'action prolongée de la lumière sur le papier. Il y avait là matière à un programme d'histoire de la gravure d'une haute portée éducative.

L'absence de locaux et de crédits n'a pas permis, depuis quinze ans, d'aménager cette collection dans les salles qui lui avaient été promises, de la présenter dans les conditions prévues. Jusqu'à présent, les frais d'installation et de personnel ont été assumés exclusivement par les dons des héritiers du baron Edmond de Rothschild à la Réunion des Musées nationaux, en particulier par celui de M[me] Alexandrine de Rothschild. En attendant, il a paru bon de ne pas laisser les visiteurs du Louvre dans l'ignorance de ces trésors qui leur demeurent cachés. La publication d'un catalogue illustré a déjà commencé. Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré aux origines de la gravure en Italie, c'est-à-dire aux nielles du Quattrocento. D'autres tomes viendront le compléter et le recueil définitif donnera une idée de cette sélection de planches inestimables. Elle s'étend sur une période de quatre cents ans, depuis la fin du XIV[e] siècle jusqu'aux dernières années du XVIII[e], et s'applique aux écoles d'Allemagne, de Flandre, de France, d'Italie et des Pays-Bas.

L'inventaire détaillé permettra d'établir avec exactitude le nombre des gravures contenues dans ces six cent trente portefeuilles et dans ces cinq cents volumes illustrés. Le total doit être d'une quarantaine de mille épreuves. Quant aux dessins, il faut en compter quatre mille.

La qualité de ces derniers est telle que le décret promulgué pendant les années d'occupation et rattachant la collection Edmond de Rothschild du Louvre à la Bibliothèque nationale les laissait subsister au Musée du Louvre. Le Cabinet des dessins tenait essentiellement à les conserver et demandait la cession de ceux de la Bibliothèque nationale, en échange des gravures du Louvre. Mais comme cette mesure administrative était contraire au texte de la donation le décret fut abrogé et l'ensemble reste, sans distinction, la propriété du Louvre.

France-Illustration, en reproduisant dans des numéros successifs un choix de ces dessins, se propose de les faire connaître, alors qu'ils ne sont pas encore visibles. Dans un numéro spécial de *l'Art et les Artistes*, intitulé *Un Musée de la gravure*, préfacé par Henri Verne, alors directeur des Musées nationaux, celui-ci annonçait l'ouverture « de salles claires et bien disposées où se rencontreront le connaisseur et celui qui s'ignore encore, l'expert et le novice, le grand public en un mot... Voici un véritable musée de la gravure, composé d'épreuves élues pour leur mérite esthétique — des gravures seront présentées au Louvre comme le sont les peintures et les sculptures — nous voulons et nous devons, à bref délai, l'installer et le présenter selon les conditions posées par le donateur, pour obéir aux légitimes exigences de sa générosité, dans cette aile des Tuileries et au pavillon de Flore ».

Et il concluait ainsi : « Personne ne voudra priver notre public, si sensible aux arts, d'une collection qui est une merveille unique. Personne ne voudra cacher cet ensemble fameux à nos visiteurs étrangers, qui le réclament. Personne ne voudra décourager d'autres donateurs, en négligeant les volontés dernières d'un tel donateur. »

La même idée se trouvait répétée dans une autre brochure, publiée sous les auspices du Musée du Louvre, en ces termes : « Le Musée du Louvre doit offrir à tous les visiteurs le moyen de s'initier et de se complaire à toutes les formes de l'art. La gravure ne saurait être absente d'un musée ainsi conçu. »

Quinze années ont passé, parmi lesquelles celles de deux évacuations, 1938 et 1939, et de deux réorganisations. Malgré les difficultés financières qui se sont succédé, MM. Jacques Jaujard et Georges Salles auraient certes essayé de réaliser les vœux formulés avant la guerre pour l'installation du cabinet d'estampes du Louvre si l'occupation persistante, par le ministère des Finances, du pavillon de Flore, dans lequel une place devait être réservée au musée de la gravure, ne constituait un obstacle presque insurmontable.

Il faut espérer qu'un jour viendra où la raison triomphera de toutes les raisons administratives, qui céderont finalement à la passion pour les œuvres d'art.

On objectera que les gravures et les dessins n'offrent pas le même attrait que la peinture, étant surtout destinés à être conservés en portefeuille, ce qui empêche de les montrer à tout le monde, et que l'absence de couleur les prive d'un élément essentiel d'intérêt.

Mais si leur présentation ne prétend pas être aussi spectaculaire que celle des tableaux, peut-on dire que les symphonies de blanc avec le bistre ou la sépia ne sont pas capables de provoquer une émotion esthétique ? Diverses expériences ont permis de prouver que ce sentiment surgissait spontanément. A plusieurs reprises, le succès de différentes expositions organisées au musée de l'Orangerie est venu témoigner de ce goût inattendu du public. Le chiffre impressionnant des entrées de la dernière en date de ces manifestations artistiques, en l'honneur de Rembrandt, en août-septembre 1947, malgré la chaleur caniculaire de la saison et l'absence d'un grand nombre de Parisiens, autorise toutes les espérances. On y a même entendu certains visiteurs soutenir sans paradoxe que les eaux-fortes et les dessins du maître leur semblaient plus colorés que ses tableaux. Ces réflexions attestent combien ils étaient sensibles aux oppositions d'ombre et de lumière et au contraste des valeurs sombres et claires.

De ce point de vue, il sera utile de comparer aujourd'hui le dessin de Rembrandt reproduit dans *France-Illustration*, le portrait de *Cornelis Anslo*, prédicateur des mennonites, de 1640, avec la peinture du musée de Berlin de 1641 représentant le même sujet et exposée en ce moment au Petit Palais. Dans le premier, le personnage est si vivant que son geste de la main gauche donne l'impression qu'il est en train de parler. Dans la seconde composition, faite d'après le dessin, le mouvement est le même, mais l'effet est moins saisissant, malgré la présence d'une femme qui paraît écouter Anslo. L'étude pour le tableau montre encore comment, par tous ces détails, le grand maître d'Amsterdam a réussi à projeter une clarté douce non seulement sur le costume, la coiffure, l'atmosphère, mais aussi sur les traits du prédicateur et même sur sa pensée, produisant un effet de relief étonnant.

Ainsi, quelques traits à la plume ou au crayon, un léger lavis suffisent à donner un accent aussi extraordinaire que la couleur. Il est vrai qu'il s'agit de Rembrandt.

Mais n'est-ce pas là le plus éloquent plaidoyer pour la défense d'un art où jaillit la pensée première des maîtres ? Que de peintres illustres l'ont pratiqué dont l'élan créateur apparaît sous cette forme avant d'être traduit par la palette et le pinceau !

Watteau peignit cette enseigne pour son ami Gersaint, marchand de tableaux et de curiosités. Ci-contre : cette toile où Rembrandt a représenté le prédicateur Cornelis Claesz Anslo et sa femme fut exécutée d'après l'étude que nous reproduisons en hors-texte à la page 173.

AU PETIT PALAIS

CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Les Parisiens ont pris l'agréable habitude de voir venir à eux les chefs-d'œuvre de l'Europe. Le Petit Palais est devenu la grande maison d'accueil des plus prestigieuses collections étrangères. Avant la guerre c'étaient les chefs-d'œuvre italiens ; depuis ce furent ceux de Vienne et de Munich. Voici maintenant ceux de Berlin. Savourons notre plaisir. Il ne durera sans doute pas longtemps. Dans un avant-propos au catalogue de l'exposition, M. André Chamson écrit ces lignes : « Il convient de ne pas oublier notre chance. Souhaitons à nos petits-fils d'en avoir moins que nous, à cet égard-là, car nous savons trop bien de quels désordres du monde elle est la contre-partie. Comment ne pas s'effrayer en voyant tant de chefs-d'œuvre sur les routes du voyage ? »

Ces déplacements qui, dans notre paresse ou notre égoïsme, nous enchantent, ce n'est pas sans raison qu'ils alarment les conservateurs. Car leur rôle n'est-il pas avant tout de conserver ? De veiller à l'intégrité de ce qui leur est confié avant même de le montrer au public ? Malgré toutes les précautions prises, ces voyages sont dangereux pour la santé de ces vieillards toujours plus ou moins valétudinaires que sont les tableaux anciens. Des conventions internationales limitent ces risques de façon de plus en plus stricte.

Pourtant la persuasion diplomatique a permis que cent vingt-deux chefs-d'œuvre de Berlin soient à Paris. Les collections berlinoises sont celles qui ont été le plus ravagées par la guerre. Transportées aux Etats-Unis après les hostilités, puis rapatriées, elles ont été présentées l'an dernier à Amsterdam et à Bruxelles.

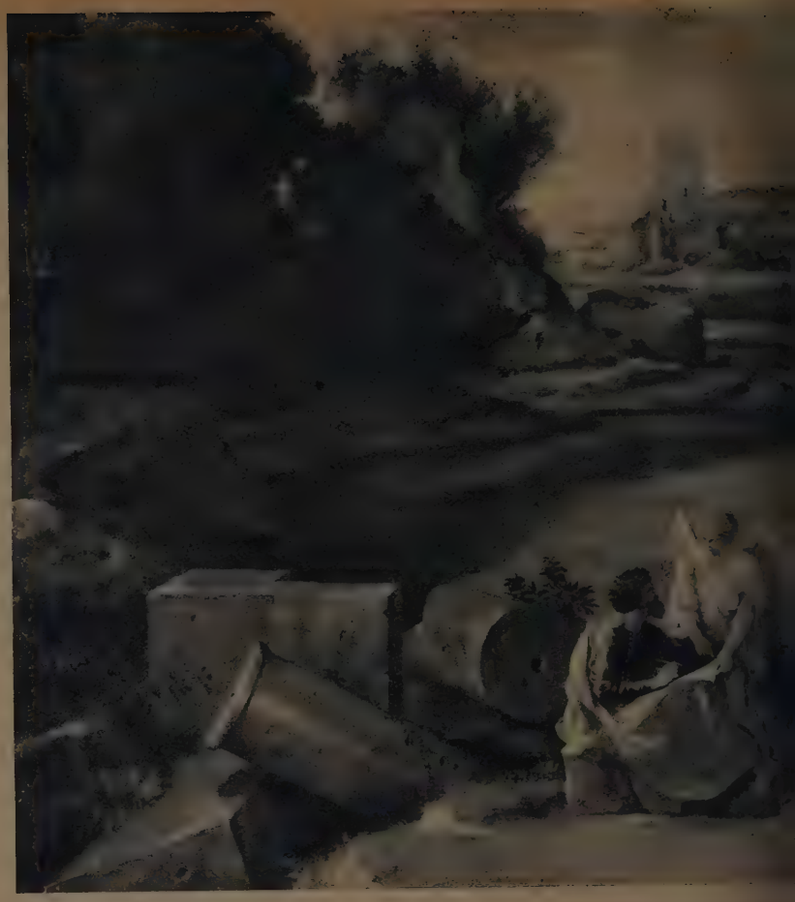
A cet ensemble on a pu ajouter pour Paris cette peinture miraculeuse que peignit Watteau pour servir d'enseigne à un marchand de tableaux, lorsqu'il avait déjà un pied dans la tombe. S'il n'y avait au Petit Palais que cette *Enseigne de Gersaint*, ce serait déjà raison suffisante pour y accourir. Mais elle est environnée d'autres Watteau comme *l'Amour au théâtre français* et *l'Amour au théâtre italien*, qui nous emmènent au pays des songes. C'est à cette même place que nous pouvions confronter, il y a quelque temps, les deux versions de *l'Embarquement pour Cythère*. Elle était déjà venue à Paris, cette *Enseigne*, lors de l'exposition des chefs-d'œuvre de l'art français, en 1937. Avec ses belles coquettes sûres d'elles-mêmes et de leurs grâces nonchalantes, elle est si française, si parisienne (M. Gersaint tenait boutique au Pont-Neuf) que nous ne pouvons guère nous consoler de la savoir à Berlin au lieu de la retrouver au Louvre, sur ces rives de la Seine qui la virent naître. La Hollande présente *la Ronde de nuit* à Amsterdam. L'Espagne présente *les Menines* à Madrid. Pour l'art français, *l'Enseigne de Gersaint*, dans ses dimensions exceptionnelles, avec ses multiples personnages et son climat de réalité quotidienne sublimée, est un témoignage de même ordre, l'un de nos messages les plus symboliques. Par un singulier paradoxe, c'est justement parce que cette peinture est essentiellement parisienne, de facture et d'esprit, qu'elle se trouve en Prusse. Toujours hanté de parisianisme, Frédéric II entretenait dans notre capitale des émissaires et des correspondants très avertis. Comme *l'Enseigne* était devenue l'un des joyaux les plus remarqués du collectionneur Jullienne, il n'en fallait pas plus pour que l'auguste propriétaire de Sans-Souci voulût la faire passer dans ses propres collections. De même nous admirons la plus importante collection de Rembrandt qu'on puisse voir, groupée dans la salle où nous avions pu admirer ceux de Munich et ceux de Vienne. On peut rester là bien longtemps avec l'émerveillement constamment renouvelé que donne une technique éblouissante au service d'une vision révélatrice de mystérieuses richesses. L'étonnante façon dont est traitée l'orfèvrerie de *l'Homme au casque*, loin de nuire par son resplendissement à l'expression du visage, semble en inten-

Quelques-uns des
VINGT CHEFS-D'ŒUVRE
DES MUSÉES DE BERLIN

QUI SERONT REPRODUITS
EN HORS-TEXTE COULEURS
DANS NOTRE NUMÉRO DE NOËL

CES VINGT CHEFS-D'ŒUVRE EN HORS-TEXTE SONT :

VAN DER HEYDEN : « Vue de la porte de Haarlem à Amsterdam ». — PATENIER : « le Repos pendant la fuite en Égypte ». — GEERTGEN TOT SINT JANS : « Saint Jean-Baptiste ». — REMBRANDT : « Portrait de Hendrickje Stoffels ». — LUCAS VAN LEYDEN : « la Partie d'échecs ». — VAN HEMESSEN : « la Peseuse d'or ». — ROGIER VAN DER WEYDEN : « Portrait de jeune femme ». — HUGO VAN DER GOES : « l'Adoration des bergers (fragment) ». — BROUWER : « Paysage avec berger ». — ALBERT DURER : « la Vierge en prière ». — JOOS VAN CLEVE : « Portrait d'un jeune homme ». — VELASQUEZ : « Trois Musiciens ». — FRANS HALS : « le Jeune Flûtiste ». — DE HOOCH : « la Mère ». — CORNEILLE DE VOS : « les Enfants du peintre ». — PETRUS CRISTUS : « Portrait d'une jeune fille ». — VAN DYCK : « Portrait de la marquise Géronima Spinola (fragment) ». — VAN DYCK : « Portrait d'un Génois (fragment) ». — RUBENS : « l'Enfant à l'oiseau ». JAN VAN EYCK : « l'Homme à l'œillet ».

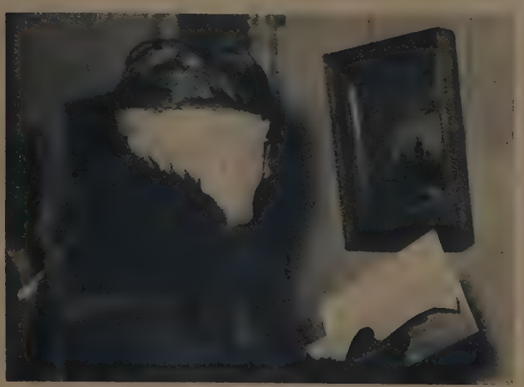


POUSSIN. Saint Matthie

JAN ST

dans un paysage.

ptême.



Dès le jour de son ouverture l'exposition des chefs-d'œuvre berlinois attira au Petit Palais un public fervent.

sifier les pouvoirs d'émotion. Et si nous regardons de près les paysages lointains de *l'Orage*, traités comme des miniatures presque monochromes, nous avons en quelques centimètres carrés la sensation de l'infini. Rembrandt, virtuose amoureux des costumes et des fastueux accessoires, interrogea toujours avec anxiété les secrets de l'âme ; et c'est son propre visage éclairé plus encore par un rayonnement intérieur que par le jeu de lumières savantes qu'il voulut scruter sans cesse. L'auto-portrait qui règne ici sur son œuvre n'est pas le moins chargé de splendeur.

Watteau, Rembrandt : ce sont sans doute les deux grands pôles attractifs de l'exposition, auxquels il convient d'ajouter le cortège des personnages d'un rayonnement presque hallucinant que peignirent les maîtres des Pays-Bas à la fin du moyen âge : *l'Homme à l'œillet*, de Van Eyck ; le *Portrait de Robert Masmines*, du maître de Flemalle ; l'énigmatique *Jeune Fille*, de Petrus Cristus ; la limpide *Jeune Femme*, tout en gris et blanc, de Van der Weyden ; les douces *Vierges*, de Memling et de Thierry Bouts ; et les scènes évangéliques, animées parfois d'une ardeur si étrange, de Mabuse, de Jérôme Bosch ou de Hugo Van der Goes.

Si nous faisons exception pour le troublant Cranach, les Allemands ne sont pas si dignement représentés qu'ils l'étaient dans les précédentes ostensions des musées germaniques. Les deux peintures de Dürer ne sont pas de ses meilleures. Par contre, les maîtres flamands et surtout hollandais du XVIII[e] siècle sont d'une haute signification.

La France est à l'honneur par quelques œuvres magistrales. *Etienne Chevalier présenté par saint Etienne*, de Fouquet, est une pièce capitale de l'histoire de l'art. Un Georges de la Tour bâti comme une sculpture, deux Poussin d'un rythme calme et grandiose, un Chardin d'une exquise intimité marquent quelques étapes de la peinture française.

On sait que les locaux du Petit Palais imposent des servitudes difficiles à vaincre. On y a remédié en accusant le caractère précieux et intime d'œuvres exceptionnelles, qui sont enchâssées, comme des bijoux, dans des écrins de velours.

GOSSAERT. Portrait de Baudouin de Bourgogne.

BALDUNG GRIEN. Louis, comte de Loewenstein.

LES CINCINNATI, DESCENDANTS DES HÉROS DE L'INDÉPENDANCE, MAINTENEURS DE L'AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINE

LE voyage que M. Pleven vient d'accomplir aux États-Unis a grandement servi la cause de l'amitié franco-américaine, dont il a fait ressortir l'inaltérable solidité. De cette fraternité d'armes, deux hommes demeurent à travers les ans le symbole : George Washington, héros de l'Indépendance, fondateur de la République américaine, et La Fayette, qui vint mettre son épée au service de la liberté, entraînant avec lui une cohorte de valeureux Français. Cela les Américains ne l'ont pas oublié, et les preuves de leur gratitude sont nombreuses. Au lendemain de la guerre de 1914-1918, par exemple, ils se rendaient acquéreurs dans la Haute-Loire du domaine de Saint-Roch de Chavagnac où naquit en 1757 Yves-Gilbert Motier, marquis de La Fayette, et le transformèrent en un préventorium qui donne asile à cinq cents enfants français. Pour aider dans sa tâche cet établissement, pour hâter aussi la nécessaire réfection des monuments qui en haut de la côte de Picardie commémorent La Fayette et Washington et qui ont souffert du temps et des événements, un comité projette une série de manifestations. Pour commencer il a organisé dans un grand magasin parisien une exposition qui réunit des souvenirs de La Fayette et des documents relatifs à sa carrière. Il a obtenu le concours de la Société des Cincinnati dont M. Fleuriot de Langle, l'érudit conservateur de la Bibliothèque Marmottan, retrace ci-dessous l'historique.

LES Cincinnati de la branche française remettaient il y a quelque temps à S. E. l'ambassadeur des Etats-Unis les reproductions des drapeaux des dix-huit régiments français qui ont pris part à la guerre de l'Indépendance. Ces emblèmes, véritables œuvres d'art exécutées par les fabricants de soieries de Lyon et présentées par le duc de Broglie, de l'Académie française, président de la branche française des Cincinnati, décoreront le siège social des Cincinnati à Washington.

Que sont les Cincinnati ? Ils forment la société la plus ancienne du Nouveau Monde puisque sa création remonte à 1783 et qu'elle eut pour fondateur George Washington lui-même.

En remettant l'épée au fourreau, les généraux américains qui venaient de conquérir l'indépendance de leur pays résolurent de prolonger dans la paix leur fraternité d'armes. Sur la proposition de leur chef, le major-général Henry Knox, G. Washington accepta la présidence à vie d'une société qui groupait les grands leaders de la révolution, y compris les combattants français, artisans actifs de l'*Independence War*.

Instituée le 13 mai 1783, la société fut placée sous le patronage de L. Q. Cincinnatus, général et dictateur romain, qui, comme on sait, après avoir remporté la victoire, refusant les honneurs du Sénat, était tranquillement retourné à sa charrue.

Sur le modèle de l'insigne dessiné par le major Pierre-Charles L'Enfant — l'ingénieur français auquel la ville de Washington doit le tracé de son plan — une aigle fut offerte au général-président par les officiers de marine de chez nous en 1784. Cet insigne, enrichi de diamants, dont la joaillerie chatoie au bout d'un long ruban bleu liséré de blanc, chacun des successeurs du général Washington à la tête des Cincinnati l'arbore fièrement et avec un religieux respect.

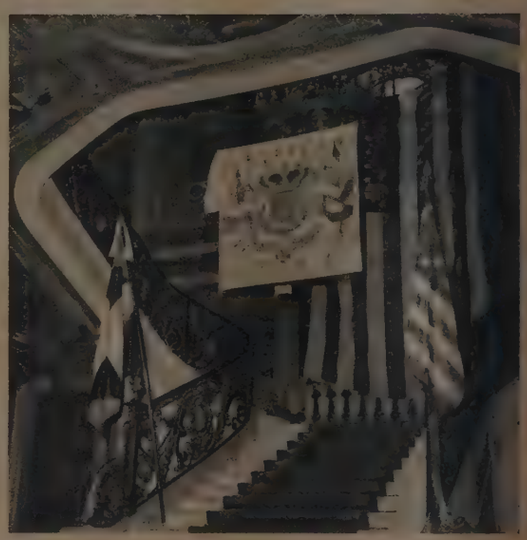
La Société des Cincinnati d'Amérique, en reconnaissance de l'aide et de la coopération fraternelle apportées jadis à la cause de l'indépendance par les forces de terre et de mer que commandaient les La Fayette, les Rochambeau, les de Grasse et les d'Estaing, a permis qu'une branche française, dont les statuts calqués sur les siens étaient officiellement approuvés par Louis XVI le 18 décembre 1783 à Versailles, fût toujours représentée à sa réunion triennale.

Grâce à l'initiative de feu le baron de Contenson, la branche française, qui au temps de Washington comptait trois cent soixante-dix officiers supérieurs (dont les descendants actuels groupent environ cent soixante-dix personnes), fut remise en honneur en 1925, et sa première assemblée générale tenue chez le duc de Broglie en présence de deux délégués américains, dignitaires de l'ordre.

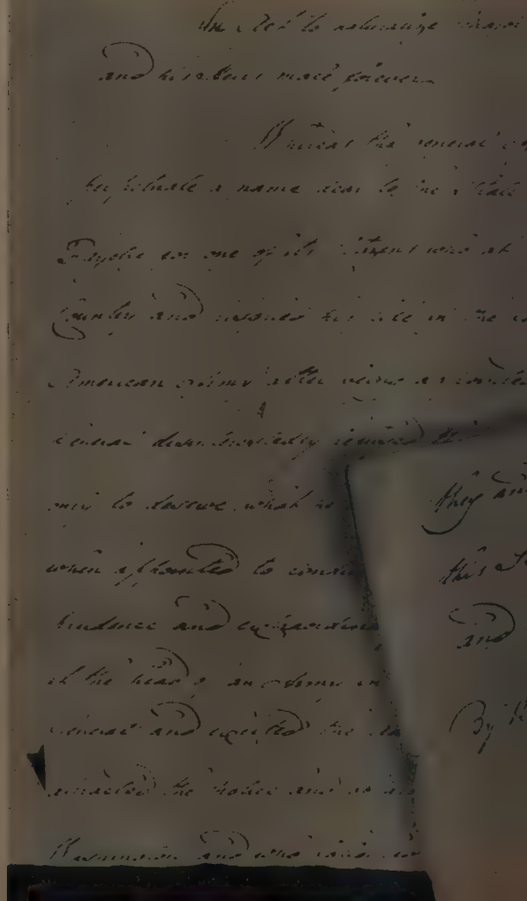
La réunion solennelle et plénière des Cincinnati se tient tous les trois ans, et chaque fois dans un Etat différent des United States. 1950 était justement année d'assemblée générale. Celle-ci s'est réunie au mois d'avril dans la Caroline du Sud, à Charleston. Trois cents délégués se pressaient à ce congrès autour de leur nouveau président, M. Anderson Pennypacker, du Maryland. Comment taire ici qu'à l'annonce de l'arrivée du délégué français, venu en avion de San Francisco pour avoir l'honneur de représenter son pays dans cette assemblée d'élite, les trois cents membres en question eurent la grâce de se lever et d'applaudir ? Minute émouvante, inoubliable et qui témoignait éloquemment que l'amitié franco-américaine, nouée aux jours sombres du XVIII[e] siècle, ravivée dans les luttes de la première et de la seconde guerre mondiale, puise dans le plus lointain passé la force de résister aux courants et aux remous de la politique.

Si les Cincinnati ont été bien inspirés de choisir pour leurs assises de 1950 la ville de Charleston, riche en souvenirs d'autrefois et toute pénétrée d'influences européennes, n'oublions pas qu'ils possèdent à Washington, non loin de la Maison Blanche, un somptueux hôtel où s'abritent leur quartier général et leur musée : *Anderson House*. Cette demeure, située en bordure de la Massachusetts Avenue, n° 2118, quartier résidentiel comparable pour l'élégance à nos Champs-Elysées, fut édifiée par la famille Anderson comme un Mémorial à l'usage des membres de la société historique. Le major Percy Blair, avec sa courtoisie de gentilhomme, veille sur les destins de ce palais où le marbre, répandu à profusion, reflète dans le miroir des pavages comme aux voûtes des plafonds l'image multipliée de l'aigle cincinnatique. Nulle demeure n'est plus apte que celle-là à accueillir dans les galeries de son musée les reliques, documents, brevets ou décorations qui rappellent les souvenirs de la guerre de l'Indépendance. Tous ces témoignages du passé gagneraient à y être déposés, fût-ce à titre de prêts. A toutes reliques il faut un reliquaire. L'*Anderson House*, par le nombre et la richesse de ses salles d'exposition, l'atmosphère qui, dès le seuil, s'y respire, constitue le sanctuaire idéal. Qu'on en croie un visiteur qui a eu la chance d'en être l'hôte durant quelques heures, hélas ! trop courtes.

FLEURIOT DE LANGLE.

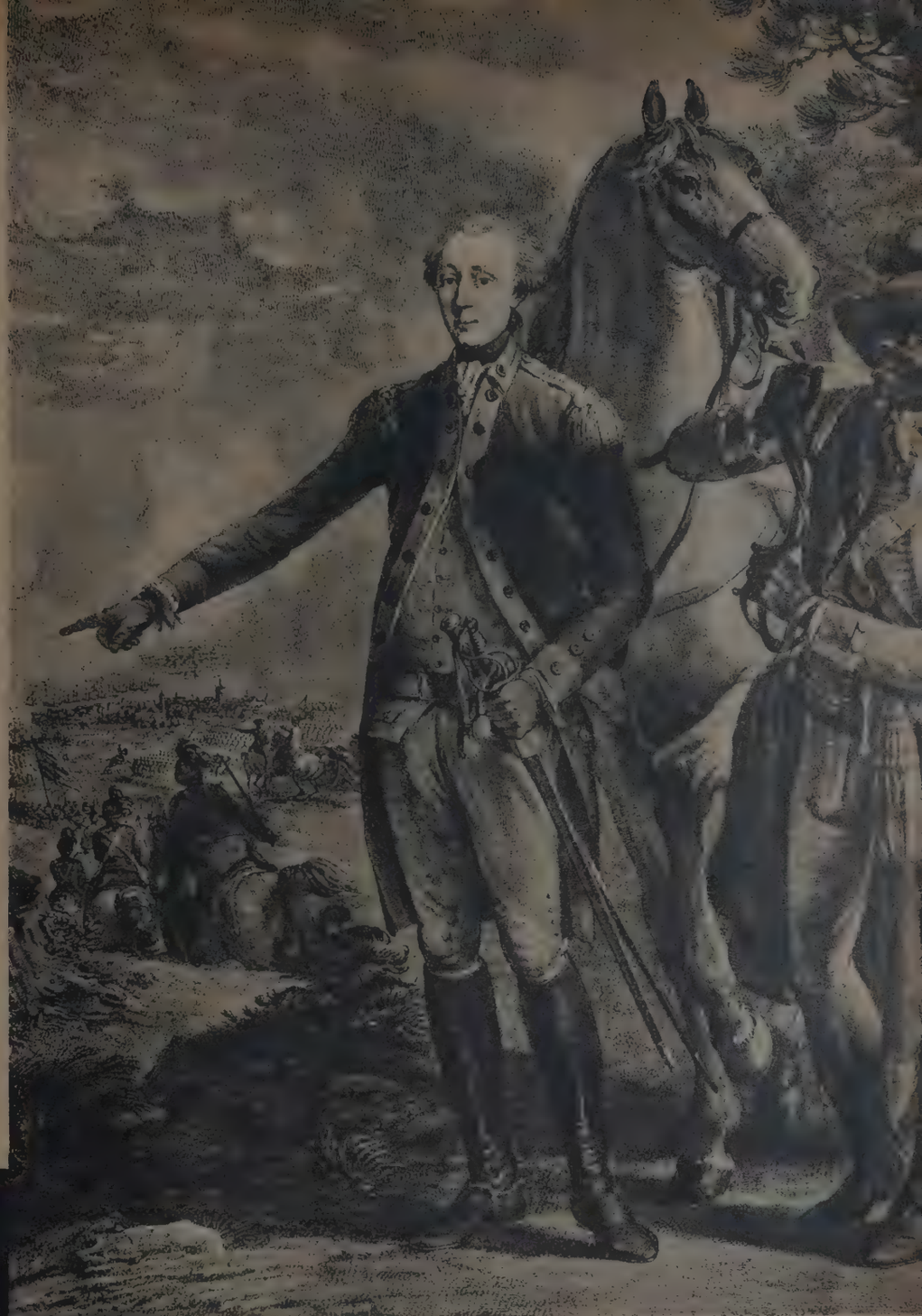


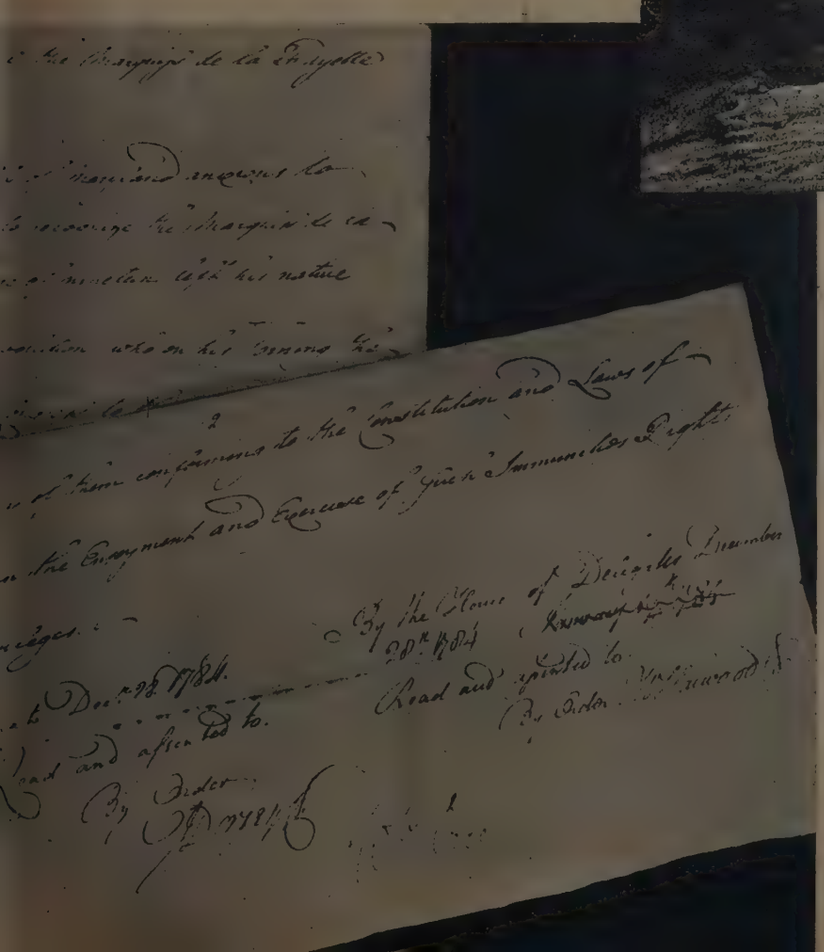
LE DUC DE BROGLIE (A DROITE), AYANT PRÈS DE LUI LE MARQUIS DE VALOUS, REMET A S. E. M. DAVID BRUCE LES 18 DRAPEAUX DES COMBATTANTS FRANÇAIS DE L'INDÉPENDANCE. AU-DESSOUS, L'ÉTENDARD DU ROYAL MARINE.



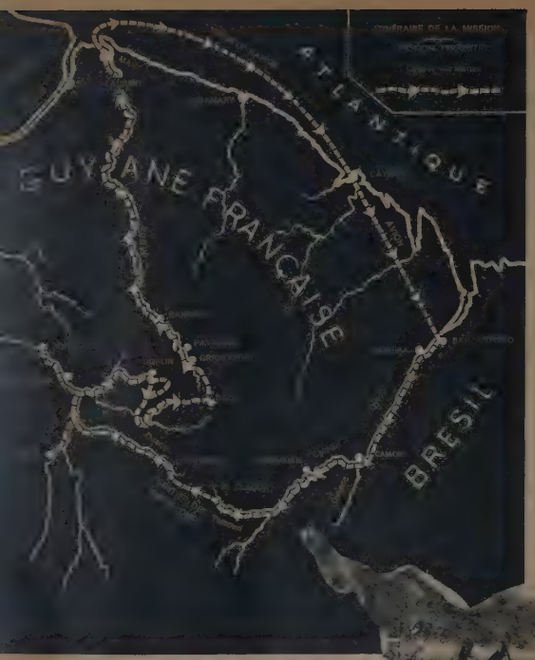
AU CAPITOLE D'ANNAPOLIS (A GAUCHE), DANS LE MARYLAND, LA FAYETTE REÇUT POUR LUI ET SES DESCENDANTS LE TITRE DE CITOYEN DES ÉTATS-UNIS. A DROITE, ANDERSON HOUSE, Q. G. DES CINCINNATI A WASHINGTON.

En haut, le poteau marquant l'emplacement de l'auberge ou La Fayette campa le 12 juin 1781. Au-dessous, plaque indiquant que, le 10 mai 1781, de cette hauteur il bombarda les Anglais dans Petersburg.





Ci-contre : fragment de l'acte conférant a La Fayette la qualité de citoyen de l'Etat de Maryland. Ci-dessus : La Fayette durant la campagne de Virginie. Ci-dessous : l'insigne de la Société des Cincinnati.



CINQ SEMAINES A TRAVERS LA FORÊT GUYANAISE

LA JONCTION OYAPOC-MARONI (*)

PAR B. QURIS

II. L'Enfer vert

BIENVENUE : coquet village de mineurs, dernière agglomération sur le Camopi. Heure émouvante : pour donner plus de chances à l'expédition, seule une partie de celle-ci continuera avec un unique canot, un équipage de cinq créoles, trois Indiens oyampis, qui serviront de guides, et les deux moteurs les plus valides. On procède au partage des vivres et des bâches, et nous voilà repartis à l'aube.

De nouveau des sauts plus violents, plus sauvages à mesure que le Camopi se rétrécit ; bientôt on doit presque constamment passer « à la cordelle ». Le soir, nous dormons dans des carbets indiens abandonnés, et c'est seulement le lendemain que nous ambouquons la petite crique Tamouri.

APRÈS LA REMONTÉE DE L'OYAPOC ET DE SES RAPIDES, FRANCHIS « A LA CORDELLE », CE FUT A TRAVERS LA FORÊT VIERGE LA MARCHE ÉPUISANTE PENDANT LAQUELLE LES EXPLORATEURS SE REPOSAIENT PARFOIS AU PIED D'UN ARBRE GÉANT.

Les rives basses, encombrées de plantes aquatiques et de « pois sucrés », nous cernent à quelques mètres dans un étau qui va se resserrant ; parfois des fleurs rouges aux formes étranges jettent une lueur fugitive dans ce déroulement infini de verdure.

Endormis entre les feuilles avec lesquelles ils se confondent, les iguanes n'échappent pas à l'attention de nos canotiers, qui en sont très friands. La bête est là, immobile, longue parfois de plus d'un mètre, avec sa cuirasse écailleuse et son échine dentelée de dragon préhistorique. Un coup de feu, la proie tombe dans l'eau : « Caïman » plonge aussitôt et ramène notre victime avec l'éclat de rire d'un enfant victorieux. Contrairement aux règles cynégétiques, ce sont les femelles que l'on chasse de préférence, car leurs flancs contiennent des œufs qui font, paraît-il, le régal des connaisseurs.

« Attention, bois ! »

Vigilant, le bossman a signalé l'obstacle et l'homme de barre bascule son moteur pour ne pas engager l'hélice. Vingt fois, l'ordre retentit : en entrant dans la haute crique nous pénétrons aussi dans le domaine des « bois tombés », troncs ou branches mortes, qui descendent le courant et s'accumulent en barrages parfois épais comme des haies. Souvent aussi c'est un arbre entier qui s'est abattu en travers de la crique. Si l'on ne peut passer dessous il faut le couper à la hache, et en un instant, sans une ombre de mauvaise humeur ou de lassitude, nos canotiers se muent en bûcherons :

« Han ! » Une chanson rythmée, un bourdonnement qui sort du plus profond de la poitrine scandent la frappe et le changement de bras. La cognée sonne sur le bois dur ; les torses ruissellent.

« Han ! » La blessure s'élargit, se creuse à chaque coup, les copeaux volent et, soudain, dans un grand craquement, l'arbre se brise et précipite à l'eau ceux qui l'ont ainsi mutilé. Mais ils s'y attendaient : cela ne fait guère qu'un bain de plus.

Nous « carbettons » ce soir sur une roche qui divise la crique en deux torrents jumeaux ; et tandis qu'une lune romantique apparaît entre la cime des arbres, les traits sculptés par la flamme du bivouac, insensibles au charme de cette nuit, attentifs à leurs seuls besoins immédiats d'hommes primitifs, nos Indiens, impassibles, font rôtir leurs iguanes...

Personne ne parle ce matin, et nul ne chante, pas même ces refrains créoles si entraînants : chacun pense à Maufrais, le jeune reporter qui disparut non loin d'ici en janvier dernier. Sans doute arriverons-nous ce soir au dégrad Claude où les Emerillons retrouvèrent ses affaires dans un carbet. Les arbres ont resserré leur étreinte ; de leurs branches plus audacieuses, des lianes pendent comme des cordages ; de rares oiseaux s'envolent pour se poser à peu de distance : « flamants bois » ou toucans, à peine effrayés par la présence de ces hommes qu'ils voient si peu souvent.

Le Tamouri commence à nous jouer des tours ; les bois tombés se multiplient, notre moteur s'emballe comme un roquet furieux :

« Goupille cassée ! »

La troisième en cinq minutes : il est temps d'arrêter, car il y a sûrement des souches immergées. Désormais, sauf dans quelques rares passages dégagés, il nous faut naviguer à la pagaie et même au takari. Le silence tombe sur la crique, troublé seulement par mille crissements d'insectes, le glissement lent de notre canot et le bruit mélancolique des gouttelettes qui retombent. L'eau et la végétation se confondent toujours davantage ; souvent la perfide rivière disparaît sous les feuilles comme si elle s'arrêtait là, et il nous faut passer sous de véritables tunnels de verdure où nous frayons notre passage à coups de sabre d'abatis, repaires de fourmis piquantes et de guêpes acharnées. Des racines rampent dans la vase, d'autres s'arc-boutent comme des mains crispées ou donnent aux arbres l'aspect de monstres tentaculaires.

La journée entière passe encore à progresser dans ce labyrinthe, et c'est seulement le lendemain que nous arrivons au saut Claude, qui précède de fort peu le dégrad ; de ce qui fut, il y a quelques années, un village de balatistes (récoltants de la gomme de balata), seuls deux ou trois carbets subsistent, parmi lesquels celui où séjourna Maufrais et où nous retrouvons quelques-unes de ses affaires. C'est ici que le 16 janvier, à bout de vivres et de forces, le jeune homme s'est mis à l'eau dans l'espoir insensé d'atteindre Bienvenue. En mémoire du disparu, nos canotiers allument pieusement deux bougies dans le carbet abandonné...

Mais notre propre mission nous impose des soucis immédiats, car c'est également ici que commence le « sentier des Emerillons ».

Une curieuse bouteille circule parmi nos porteurs. Ce n'est pas le taffia ordinaire auquel ils empruntent assez souvent un regain de force ou un coup de nerf : dans un liquide incolore baignent des herbes inconnues et des têtes de reptiles. « Ça, remède serpents », nous explique Ophion.

Comme tout le monde, malgré une certaine incrédulité, nous nous frottons les jambes avec cette surprenante mixture et nous en absorbons rituellement une gorgée.

Simple superstition ou usage inspiré d'une pratique immémoriale ? Toujours est-il que nous n'avons pas eu le moindre accident à déplorer pendant toute la traversée de la forêt.

SUR LE SENTIER DES ÉMERILLONS

Une végétation luxuriante, une poussée continue de sève et de vie jaillie d'un tapis de feuilles tombées et de plantes mortes, si spongieux qu'il étouffe le bruit de nos pas : la forêt. Non point une réunion d'arbres gigantesques au pied desquels l'homme paraît un Pygmée : plutôt une forêt d'Europe, plus dense toutefois, où des millions d'arbres de taille moyenne monteraient droit vers le ciel, comme les poils d'une brosse. Entre eux, et relativement rares, des colosses aux troncs énormes, raides comme des piliers ou tourmentés comme des sarments, et que leur masse même met en danger. Presque jamais un souffle de vent ne passe dans cette moiteur de serre : mais, quand il se déchaîne, la forêt entière en est ébranlée. Il frappe de préférence les seigneurs de ces lieux que leur frondaison rend vulnérables et que leurs racines trop superficielles ne suffisent pas à retenir. On entend alors le vaincu geindre de toutes ses fibres et un frémissement parcourt la forêt jusqu'à la chute fracassante du géant. Mais, sur le tronc bientôt pourri, une nouvelle génération va naître et prospérer. Ainsi, depuis des millénaires, se perpétue la grande forêt qui, du Venezuela au Brésil, de l'Atlantique aux Andes, couvre des dizaines de millions d'hectares.

Le « sentier » des Emerillons n'a de sentier que le nom : c'est plus exactement un « tracé » jalonné de branches brisées suivant un certain code et d'autres signes de piste connus seulement des coureurs des bois. Encore nos guides, réputés « broussards », ont-ils tâtonné maintes fois :

« Tracé perdu... » Ces deux mots, qui pour tout Européen isolé seraient presque à coup sûr un signe de mort, nous laissent notre sérénité. Il n'est que de s'asseoir sur une souche et d'attendre avec philosophie : lâchés comme des limiers dans cette forêt indéfiniment pareille, nos guides ont toujours retrouvé la bonne piste.

Marche hésitante, à la file indienne, sur un sol glissant où, si l'on n'y prend garde, chaque pas peut provoquer une chute.

(*) Voir *France-Illustration* du 3 février.

« Pulicou ! pulicou ! » crient soudain nos guides, qui détalent en trois bonds : il s'agit de grosses fourmis à la piqûre douloureuse, dont les bataillons affairés occupent le sentier. Chacun de nous prend un départ individuel, comme pour une course contre la montre, et franchit en courant la zone dangereuse. Et puis les guêpes, ces « mouches sans raison », ainsi nommées parce qu'elles vous poignardent sans la moindre provocation !

La forêt généralement reste silencieuse pendant le jour ; mais on entend parfois au-dessus de nos têtes un étourdissant ramage ponctué de battements d'ailes : aras, hoccos ou « cancans » qui font un vacarme à ameuter les bois. Et voilà que j'entends le bruit intermittent d'une scierie mécanique : c'est trop net, précis, indiscutable pour n'être qu'une illusion. Mais comme je m'étonne de la présence insolite d'une telle entreprise dans cette solitude, une pareille candeur fait rire Bruno :

« Ça, oiseau mon pé », m'explique-t-il. On lui donne ce nom... ecclésiastique parce qu'il porte au sommet de la tête une couronne de plumes blanches et qu'il chante aussi gravement qu'un capucin.

Et cet appel : « Boul ! Boul ! » qu'on entend ? C'est une petite légende qui vaut d'être contée : un chasseur réputé avait osé emprunter à Dieu lui-même un chien qui se nommait Boul. Or, voilà qu'ayant parcouru les halliers, notre chasseur perdit le chien et revint fort contrit s'en confesser au Très-Haut ; il lui fut ordonné, pour sa peine, de ne revenir qu'avec le chien, et c'est pourquoi l'on entend encore l'infortuné chasseur appeler « Boul ! » à tous les échos de la forêt.

Le soir, dans nos carbets hâtivement construits, la voix de la brousse nous étreint le cœur d'une angoisse inconnue : ce bûcheron qui cogne sans trêve avec une lenteur calculée, cet étonnant rabot manié on ne sait où : crapauds-buffles. Ces rugissements affreux, n'est-ce point une horde de fauves qui se disputent quelque proie ? Simplement des singes rouges qui mènent leur sabbat dans une clairière. Mais ce foulement discret, presque timide dans un tel vacarme, alors, oui, cette fois, c'est le jaguar qui chasse.

L'humidité de la nuit se condense sur les hautes branches et s'égoutte de feuille en feuille ; sur nos carbets la forêt pleure à grosses larmes qui s'écrasent avec un bruit mou.

Plier bagages dès l'aube, marcher sans jamais perdre de vue le dos de l'homme qui vous précède, manger, marcher encore, dormir : et boire, boire avidement l'eau claire de chaque crique pour compenser la transpiration qui vous colle la chemise au corps dès les premiers mouvements. Notre vie, pendant ces rudes journées, s'écoulera au rythme de nos besoins physiques. On ne parle qu'à l'étape : à quoi bon perdre son souffle quand on a tant de chemin à parcourir ?

La dernière journée de marche est la plus dure : le tracé, qui s'efface à tout instant, traverse la zone du terrible « djungo petté » : imaginez une tranche de pain d'épice, un terrain criblé de petits trous d'obus, pour la plupart remplis d'eau ou de boue et recouverts d'une épaisse végétation d'épineux. Pendant plus de huit heures de marche, nous progressons par bonds épuisants, griffés par les épines, entravés par les lianes, les jambes maculées de fange, dans un décor immuable qui nous donne l'impression hallucinante de piétiner ou de revenir sans cesse sur nos pas. Quand nous atteignons enfin la crique Ouaqui, la moitié de nos porteurs sont restés à la traîne et ne rejoindront que le lendemain : pas de vivres, pas de hamacs, et il est même impossible de se désaltérer à la mare putride que la nuit tombante nous avait fait prendre pour une crique. La pluie survient, toujours fidèle au rendez-vous : du moins nous permet-elle de boire les quelques gouttes qui tombent de nos prélarts et que nous recueillons précieusement dans nos quarts. Puis nous nous allongeons à même le sol bossué de racines, mal protégés des averses par une toile de tente précaire.

Après cette excellente nuit, nous repartons au petit jour ; au dégrad Hubert, terme de notre course, nous pouvons nous flatter d'avoir franchi le sentier des Emerillons en dix-huit heures de marche effective. Mais, quand nous partageons notre dernière et minuscule boîte de fromage, il y a trente heures que nous sommes absolument à jeun.

HEURES D'ANXIÉTÉ

Au dégrad, cependant, une déception nous attendait : nous n'y trouvons pas la mission venue de Saint-Laurent par le Maroni et avec laquelle nous devions faire notre jonction. Ainsi, pas de vivres et pas de canots. On se perd en conjectures : simple retard, erreur, accident ? Le problème du ravitaillement nous hante à nouveau et nous évoquons avec plus de précision le calvaire de Maufrais. Mais nous sommes dix, bien armés, et nos gens connaissent admirablement les possibilités des bois et des eaux. Nous faisons donner toutes nos ressources : chasse et pêche, et nos efforts sont récompensés. Nos créoles abattent deux hoccos, superbes oiseaux de la taille du dindon, et nous tirons de la crique Ouaqui trois gros aïmaras à la chair excellente, tandis que les Indiens ramènent deux ououatas, singes comparables aux macaques. Le moral est meilleur et le soir, au bivouac, nos guides évoquent leurs superstitieuses légendes.

Il paraît que le dégrad Hubert a été, l'an dernier, le théâtre d'un événement singulier : au milieu de la nuit les voyageurs ont été réveillés par un martèlement sourd, comme un pas énorme qui traversait le camp ; un silence, un clapotis dans l'eau de la crique, puis « la chose » reprit sur l'autre rive sa marche fantastique, dont le bruit décrut lentement. L'explication des créoles fut vite trouvée : il ne pouvait de toute évidence s'agir que d'un « zombi », être malfaisant qui tient à la fois du loup-garou et du revenant. Au matin, en cherchant dans la forêt, on retrouva deux tombes de chercheurs d'or et la légende fut définitivement accréditée. L'Européen peut en rire : le créole tient à ses croyances et vous ne le ferez pour rien au monde carbetter sous un fromager, où les esprits malins tiennent leurs conseils nocturnes.

VERS LE MARONI

Des coups de hache qui se rapprochent, un bruit de pagaie qui s'amplifie : entre les basses branches de la crique, un Indien apparaît à l'avant d'un canot. C'est l'avant-garde de la mission attendue, qui, arrivée vingt-quatre heures après nous, ne nous a laissé que juste le temps de jouer Robinson. Merveille ! voici des vivres, du pain, voire des apéritifs ! Malgré l'attendrissement qui nous gagne, il faut songer à rembarquer.

Encore, toujours des bois tombés, la bataille au sabre d'abatis ou à la hache contre la sylve obstinée ; l'eau baisse vite dans ces petites criques et les sabrages de la mission qui remonta la Ouaqui quatre jours auparavant ne nous sont plus d'aucun secours. Mais notre équipage de Bonis et de Boschs ne renâcle pas à la tâche : aussi bons manieurs de hache que du takari, ces splendides athlètes aux torses nus mettent sur leur tignasse crépue d'ahurissants couvre-chefs empruntés, semble-t-il, aux rayons de ces dames aux chapeaux verts. Guni, Canadien et leurs compagnons : rudes gaillards tout de même que ces descendants d'esclaves marrons, réfugiés de Guyane hollandaise, où leurs bandes organisées inquiétèrent tant jadis les autorités qu'on dut mobiliser contre elles une petite armée ! Avec leurs cousins, les Saramacas, ce sont aujourd'hui les rois des rivières ; chacun a son secteur qu'il connaît admirablement, et il suffit de voir leur habileté démoniaque dans les sauts les plus furieux pour se convaincre qu'ils ont bien mérité leur sceptre.

Au passage, nous tuons encore quelques iguanes et un petit caïman qui s'était imprudemment assoupi sur la berge. Chaque soir, nous carbettons à l'endroit le plus propice, dans la forêt humide, et de grandes flammes claires trouant la nuit montent vers la voûte des arbres.

La rivière, grossie de multiples criques, s'élargit rapidement, le courant s'accélère. Au rythme puissant de l'eau nous redescendons vers les hommes et la vie dite civilisée. Nous dépassons Grigel, village de pêcheurs Boschs et de chercheurs d'or, dégrad Roche, magnifiquement enchâssé dans un cadre de falaises rougeâtres, et voilà qu'apparaissent, gris et bleutés sur un fond de verdure, les flots pressés de l'Itany.

Nous remonterons ce fleuve jusqu'au village indien d'Aloïké, où les Roucouyennes à cheveux longs évoquent étrangement les silhouettes Louis XIII, puis nous repartirons vers le sud pour atteindre le poste de Maripasoula à l'heure où, dans ce lieu dégagé, un crépuscule inhabituel attarde ses splendeurs...

Avec un succès total, la jonction terrestre Oyapoc-Maroni vient d'être réalisée (1).

(1) La suite de ce reportage paraîtra sous le titre : « Avec les Orpailleurs de Guyane. »

La mort a fermé les yeux du maréchal Mannerheim. Elle n'a pu adoucir ses traits rudes de vieux lutteur.

MANNERHEIM LE LIBÉRATEUR

Les Finlandais ont fait au maréchal baron Carl Gustav Mannerheim de grandioses funérailles qui témoignaient de leur reconnaissance et de leur respectueuse affection envers lui. Son corps avait été ramené de Lausanne à Helsinki, où des centaines de milliers de Finlandais se pressaient sur le passage du cercueil. Né en 1867 à Viknas, le maréchal fut d'abord, dans la garde du tsar, un brillant officier de cavalerie ; dès 1910 il était général. Quand, en 1917, la révolution russe éclata, il organisa la résistance contre le bolchevisme, et, le 16 mai 1918, entra à Helsinki, salué comme le libérateur de sa patrie. Pourtant, l'année suivante, il ne parvint pas à se faire désigner comme chef de l'Etat et se consacra entièrement à l'armée. Il la commandait en 1939 quand les Soviets attaquèrent la Finlande. Contraint d'accepter la paix en 1940, il conduisit de nouveau les opérations contre la Russie soviétique en 1941. Le 4 août 1944 il était élu président de la République, et deux ans plus tard démissionnait pour raisons de santé ; il se retirait en Suisse, où il devait mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son prestige était resté immense dans son pays, dont par trois fois il avait sauvé l'indépendance.

En 1939, il fut l'âme de la résistance que la petite Finlande opposa a l'armée rouge.

Elu président de la République en 1944, il s'était retiré en Suisse deux ans plus tard.

LA BOMBE ATOMIQUE VA-T-ELLE BOULEVERSER LES OPÉRATIONS TACTIQUES ?

par CAMILLE ROUGERON

Les déclarations du général Lawton Collins, chef de l'état-major des forces terrestres américaines, les conversations rassurantes entre M. Pleven, le général Juin et les dirigeants militaires de Washington, les cinq explosions atomiques expérimentales dans le désert du Nevada sont destinées à rappeler, aussi bien aux dirigeants communistes et aux populations occidentales, inquiètes, qu'une troisième guerre mondiale mettrait en œuvre des armes différentes de celles qu'on emploie aujourd'hui dans les montagnes et les forêts de Corée.

Avec un tel matériel, conclut le général Collins, il ne serait plus nécessaire « d'opposer à l'armée rouge division pour division ». L'armée américaine pourrait tenir tête, avec des effectifs très inférieurs, « à des hordes d'hommes et à des masses de chars dévalant à travers l'Europe ».

PROJECTILES NUCLÉAIRES TÉLÉGUIDÉS

Beaucoup plus que sur l'organisation et les effets du chargement nucléaire, le général Collins insiste sur les réalisations de séries prochaines des engins télécommandés qui auront la mission de les porter sur l'objectif. Il affirme même que l'artillerie sera pourvue de véritables projectiles atomiques dans un avenir qui n'est pas très éloigné.

Pourquoi l'aviation, qui détenait depuis Hiroshima l'exclusivité de la bombe, a-t-elle besoin aujourd'hui d'être doublée ? On attribue bien aux nouveaux engins « une précision formidable », mais l'étendue des dégâts, encore accrue depuis que les bombes type Eniwetok détruisent une zone six fois plus grande que celle d'Hiroshima, dispense d'exigences difficiles à satisfaire en matière de précision. Les *Superforteresses*, qui font actuellement des lancements en vol horizontal contre les ouvrages d'art de Corée ; les *Stratojet* hexaréacteurs, qui sortent en série pour les doubler et qui pourront lancer, si nécessaire, la bombe atomique en piqué avec une précision supérieure encore, paraissent devoir donner toute satisfaction à cet égard. Mais peut-être juge-t-on nécessaire de ne laisser aucun doute à l'adversaire sur l'inutilité de ses efforts pour intercepter par l'aviation de chasse ou par l'artillerie les avions porteurs de bombes atomiques ; les engins téléguidés et les projectiles d'artillerie à grande portée passeront toujours.

On sait que plusieurs engins téléguidés, c'est-à-dire dirigés sur leur trajectoire par le poste de lancement, et même autoguidés, c'est-à-dire s'orientant d'eux-mêmes vers cette source de radiations lumineuses, infrarouges, sonores ou hertziennes que sont la plupart des objectifs, avaient été mis au point en Allemagne à la fin de la guerre.

L'armée, la marine et l'aviation américaines lancèrent dès 1945 un programme de plusieurs dizaines d'études pour des engins dont on escomptait alors l'entrée en service en 1950. Le délai qu'on s'était accordé fut dépassé. Aussi décida-t-on l'an dernier, dans le cadre du nouveau département de la défense, une coordination des travaux entrepris en vue d'activer le passage à la construction de série.

Dans le domaine des courtes portées, en gros celles de l'artillerie, l'armée aurait réussi son engin « Sol-Air » — c'est la nouvelle désignation des engins spéciaux de défense terrestre contre avions — pour un plafond de 18.000 mètres. L'engin « Air-Air », retenu pour le combat aérien, serait celui que la marine a mis au point pour sa chasse embarquée. L'engin étudié par l'aviation se serait révélé plus universel encore ; il conviendrait non seulement aux missions « Air-Sol » dans l'attaque aérienne des objectifs terrestres et navals, mais aux missions « Sol-Sol » et « Sol-Air » des trois armes.

Dans le domaine des engins à portée de 500 milles (800 kilomètres), la commande serait passée à Glenn Martin pour son *Matador* de 5.500 kilos, un appareil à voilure réduite équipé d'un turboréacteur.

LA BOMBE « DE POCHE »...

Est-il possible de réaliser une bombe atomique assez légère pour constituer le chargement d'engins de tonnage modéré et, mieux encore, de projectiles d'artillerie ? C'est d'autant moins certain que les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki étaient transportées par des *Superforteresses* B-29, et que l'on considère comme un gros progrès les bombes les plus récentes, type Eniwetok, qui ne peuvent être chargées que sur les derniers modèles de *Superforteresses* B-50 ou sur les hexamoteurs *Convair* B-36.

Le poids de la bombe atomique ne vient pas de la masse d'uranium ou de plutonium dont la fission produit la détonation ; la masse critique, qui ne doit pas être dépassée de beaucoup, est probablement d'une douzaine de kilos.

Mais la charge de métal actif et la couche mince de graphite ou de béryllium réfléchissant les neutrons qui sert à réduire au minimum la masse critique ne sont qu'une fraction insignifiante du poids total. Elles doivent être entourées d'une enveloppe très lourde, qui n'agira que par son inertie, qui maintiendra au contact les éléments de la charge pendant les quelques millionièmes de seconde nécessaires à la fission. 12 ou 15 kilos de produits intervenant dans la réaction nucléaire doivent être entourés de plusieurs tonnes de métal inerte dont le rôle est essentiel dans le rendement de celle-ci.

Jusqu'ici c'est surtout, semble-t-il, dans la voie de l'alourdissement qu'on s'est orienté en vue de tirer l'effet maximum d'une quantité donnée de métal actif. C'est ainsi notamment qu'on a réalisé la bombe type Eniwetok, où le rendement, probablement inférieur à 5 % sur la bombe d'Hiroshima, aurait été multiplié par six. Assurément, en réduisant le poids de l'enveloppe on peut diminuer la puissance de l'explosion. Mais la méthode apparaît comme un gaspillage du chargement en métal actif, dont le poids doit rester le même, une fraction plus grande étant seulement pulvérisée par l'explosion au lieu d'y participer.

...SERA-T-ELLE UNE ARME OFFENSIVE OU DÉFENSIVE ?

Si l'on passe sur cette difficulté, on ne peut pas méconnaître qu'un nombre suffisant de bombes atomiques jouerait un rôle important dans les opérations terrestres.

Les déclarations du général Lawton Collins confirment sur ce point celles que fit en 1949 son prédécesseur, le général Omar Bradley, à la veille du voyage des trois chefs d'état-major américains en Europe occidentale. Quand la production de « la bombe atomique atteindra un certain niveau, avait-il déclaré, la stratégie et la technique militaires seront profondément bouleversées, car il sera difficile d'effectuer de vastes concentrations de troupes, de navires et de matériel... On a eu tendance jusqu'ici à considérer la bombe atomique comme une arme principalement offensive. Pourtant, dans nos préparatifs communs visant la défense du monde occidental la bombe atomique joue un rôle primordial. Son existence rendra cette défense plus facile et moins coûteuse, et fera payer plus cher son attaque à l'agresseur ».

Peut-être trouvera-t-on paradoxal ce classement de la bombe atomique dans les armes défensives, lorsqu'on se souvient des débats de la Société des Nations, aux alentours de 1930, et de l'espoir de prévenir la guerre en interdisant les armes « offensives », qui étaient alors le canon lourd et le char de gros tonnage, et en développant le matériel d'infanterie, l'artillerie légère ou la fortification. Mais ne s'aperçoit-on pas aujourd'hui qu'une attaque de cette infanterie contraint au repli les colonnes de chars lourds marchant vers le Yalu ?

Le classement d'un matériel, suivant sa puissance, parmi les armes offensives ou défensives est en réalité complètement dépassé depuis la guerre de 1914-1918. Les places fortes occidentales cédaient alors devant l'obusier de 420. Mais la ligne Maginot comme la ligne Siegfried ont été enlevées par une artillerie lourde de calibre très inférieur, et souvent même par des attaques où l'artillerie jouait un rôle tout à fait secondaire. Le tir d'embrasure, le fumigène, le lance-flammes ou la charge d'explosif transportée à dos d'homme sont devenus des moyens d'action tellement puissants qu'on renonce au béton même dans les secteurs où l'on aurait largement le loisir de l'employer.

Les engins atomiques ne seront jamais assez nombreux pour qu'on puisse détruire avec eux les ouvrages que l'assaillant se propose d'enlever. La bombe explosant à quelques centaines de mètres dans les airs reste sans effet sur un défenseur abrité.

Mais aucune arme ne se prête mieux, au profit de la défense, au nettoyage d'une position où l'assaillant aurait réussi à s'infiltrer. Dans un secteur d'offensive, l'explosion de la bombe d'Hiroshima aurait mis hors de combat par le souffle, la chaleur ou les rayons gamma le personnel entier d'une division ; la bombe d'Eniwetok étendrait la destruction aux trois ou quatre divisions qu'on lancerait dans une brèche d'une dizaine de kilomètres. Quelques minutes plus tard le défenseur sortirait intact de ses cheminements souterrains pour achever les derniers assaillants.

La bombe atomique est la plus puissante des armes défensives lorsqu'on a recours au seul type de fortification d'accès vraiment difficile, celui où un défenseur enterré dans des abris camouflés fait diriger sur lui-même, par les éléments amis voisins, un feu d'infanterie ou d'artillerie que l'adversaire ne peut supporter tant qu'il ne s'est pas enterré lui-même. Cette tactique, mise en œuvre dès mai 1916 par l'armée allemande qui chassa ainsi l'infanterie française des superstructures de Douaumont où elle était parvenue à pénétrer, servait encore récemment, au Tonkin, à expulser d'un de nos postes les éléments du Vietminh qui venaient d'y accéder.

LES ARMES DE DESTRUCTION MASSIVE ET LA DÉFENSIVE

Plus généralement, il semble qu'on n'ait pas toujours apprécié le rôle exact des armes de destruction massive dans la défensive. Les conversations que M. Pleven et le général Juin ont eues à Washington avec les dirigeants militaires américains n'auront pas été inutiles si elles ont contribué à les convaincre qu'une offensive communiste en Europe occidentale rencontrerait des obstacles plus sérieux qu'en Corée.

La bombe atomique n'est qu'un des moyens, et certainement pas le plus puissant, d'interdire la progression en surface. La guerre biologique et la guerre radioactive, auxquelles on s'accorde pour donner *ex æquo* le numéro 1 dans le classement par ordre d'importance, multiplieront les menaces sur tout être vivant assez osé pour se déplacer dans des secteurs très étendus. Mais, dira-t-on, l'adversaire y recourra également, et le seul effet de ce progrès ne sera-t-il pas de transformer le théâtre d'opérations en un *no man's land* inaccessible au défenseur comme à l'assaillant ? Le résultat ne serait déjà pas sans intérêt pour la défense, bien heureuse de disposer d'un glacis de ce genre. Mais cette symétrie apparente ne résiste pas à l'examen. Aucune comparaison n'est possible entre la situation du défenseur, enterré dans des abris profonds avec ses stocks de vivres et de munitions, et celle de l'assaillant, condamné à se mouvoir en surface avec son ravitaillement. L'un attendra patiemment que le soleil, grand purificateur, ait fait disparaître les microbes ou que le temps soit venu à bout des plus dangereux produits radioactifs, ceux de courte période, pendant que l'autre subira leur effet sans pouvoir leur échapper.

L'ÈRE DES "ALLIAGES LÉGERS"

Dédaigné pendant un siècle et demi, le titane est-il le métal de l'avenir ?

par CLAUDE THOMAS

DEPUIS sa découverte en 1789 par un clergyman amateur de cuisine de laboratoire, le titane, cousin germain du silicium, de même que son voisin le zirconium, est resté dans l'ombre jusqu'à ces dernières années. En dépit de son abondance sur la croûte terrestre — à moins que ce ne fût précisément en raison de celle-ci — les merveilleuses propriétés dont il est doté n'avaient jamais été utilisées. Tout au plus avait-on demandé de menus services à quelques-uns de ses composés.

Titane — ou titanium — dit le dictionnaire, *corps simple et métallique, de couleur noire, qui, par ses propriétés, se rapproche du silicium et de l'étain. On l'obtient par réduction de l'anhydride titanique (rutile), par le charbon, au four électrique. Cet anhydride peut servir de matière réfractaire, on l'utilise aussi comme peinture (blanc de titane).*

Depuis la découverte de l'énergie nucléaire, cette définition est insuffisante, et, tandis que les voyages interplanétaires tendent à quitter le domaine de la fiction, le titanium apparaît aujourd'hui aux techniciens comme un véritable métal magique appelé à détrôner acier, aluminium et magnésium.

AUSSI COMMUN QUE LE SABLE

SOUS sa forme métallique on n'en comptait guère il y a dix ans que quelques kilogrammes, mais de grands nuages de poussière de titanium flottent dans l'espace, et sa couleur vert bleuté est bien connue des astronomes qui examinent le spectre céleste. Sur terre, seuls l'aluminium, le fer et le magnésium sont plus abondants. Il existe plus de titane que de cuivre, de zinc, de plomb, d'étain, d'or, d'argent, de platine, de tantalium, de thorium et d'uranium réunis. On en trouve des tonnes dans les sables de la côte Atlantique du Nouveau Continent et dans les gisements du Wyoming ; les pays scandinaves, la Russie, l'Inde et la Chine en possèdent des ressources illimitées. La France en détient des quantités appréciables sur la côte bretonne, le long du golfe de Gascogne, à Madagascar ; un centième environ de la croûte terrestre est fait de composés du titane. Cependant, dans tous les cas, il est combiné avec l'oxygène et le fer de manière si étroite que sa production industrielle n'avait jamais encore été envisagée. En fait, son nom lui vient de la résistance de ses minerais à l'analyse chimique.

PREMIÈRES TENTATIVES D'UTILISATION

APRÈS avoir été considéré pendant plus de cent ans comme l'élément le plus méprisable de la création, le titane est utilisé pour la première fois, au début du siècle, comme remplaçant du plomb dans la peinture pour bâtiments. Le dioxyde de titane réduit en poudre et mélangé à de l'huile de lin fournit un liquide blanc éclatant qui réfléchit la quasi-totalité de la lumière qu'il reçoit. C'est cette peinture qui recouvre depuis dix ans la « Maison Blanche ». C'est au blanc de titane que de nombreuses prothèses dentaires doivent d'avoir gardé leur éclat.

En traitant le minerai de titane ferrugineux par réduction au four électrique avec du charbon ou de l'aluminium, on obtient des « ferrotitanes » qui trouvent une utilisation, en raison de leur dureté, dans l'affinage des aciers. Un autre composé entre dans la fabrication de certains charbons à arc, auxquels ils donnent une coloration d'un jaune orangé éclatant. Enfin, le tétrachlorure de titane était utilisé comme fumigène au cours de la première guerre mondiale.

On en découvre encore dans divers produits de beauté, poudres de riz ou crèmes « démaquillantes », et dans certaines pâtes à raser. On tenta même un moment de l'utiliser — par analogie avec l'oxyde de zinc — dans le traitement des maladies de peau. Dans cet emploi il s'est révélé d'ailleurs rigoureusement inoffensif. Mais ce ne sont pas de ces usages modestes et domestiques des carbures de titane ou des titanates de calcium qu'il est désormais question.

A vrai dire, les diverses tentatives faites autrefois pour incorporer l'oxyde de titane dans différents métaux — l'acier en particulier — avaient échoué les unes après les autres, en raison surtout du manque de capitaux. Depuis la fin de la dernière guerre on a enfin reconnu les remarquables qualités du métal pur, dont la solidité, la légèreté et la résistance aux agents chimiques et électriques font un matériau de choix pour les techniciens de l'âge atomique.

UN MÉTAL INALTÉRABLE

INCORROSIF, plus solide que le meilleur acier, mais de poids moitié moindre, le titane pur est appelé à protéger les fusées qui un jour, d'une planète à l'autre, navigueront à travers des tempêtes de météores. Quand des générateurs atomiques fourniront de l'énergie industrielle, leurs parois devront être constituées d'un métal semblable. Avant même que les voyages interplanétaires soient devenus réalité, on peut envisager l'emploi du titane pour la construction des contre-torpilleurs, des sous-marins, des bombardiers, voire des trains. C'est tout au moins l'avis des techniciens — et du Bureau américain des mines — qui envisagent sa fabrication prochaine en grandes quantités.

Sa qualité principale est son élasticité. Au cours d'expériences récentes, une barre de titane de 4 centimètres carrés de section a supporté sans rompre une poussée de l'ordre de 50 tonnes. Sa densité, de 4,5, le fait préférer à tous les aciers. Sa température de fusion est 1.800 degrés, et il a de plus l'avantage d'être inaltérable par la rouille. Exposé pendant un mois à l'eau de mer, sa surface n'apparaît même pas ternie !

Cette dernière propriété en fait donc un matériau de choix pour les constructions navales. Outre l'économie de poids qu'il permettrait de réaliser, il réduirait pratiquement à néant les travaux périodiques de réfection. En effet, une coque de titane serait à tout jamais préservée de la rouille, sans le secours d'aucun enduit ou peinture. Notons que, dès à présent, l'utilisation de l'oxyde de titane dans les peintures marines permet une diminution de poids fort appréciable. Selon une étude faite récemment, l'emploi de la peinture au titane, beaucoup plus légère, à égale épaisseur, que celle du plomb, peut économiser 75 tonnes sur un cuirassé de 35.000 tonnes !

Son point de fusion élevé permet d'envisager son utilisation dans des centrales atomiques, où il serait capable de supporter les températures considérables dégagées lors de la désintégration des atomes. Son élasticité, enfin, rend son emploi tout indiqué, aussi bien dans l'industrie horlogère, pour la fabrication des ressorts, que dans l'industrie lourde, sous forme de câbles.

On ne peut compter pour rien — enfin — la fabrication par les laboratoires des « pierres » de titane, plus éblouissantes que le diamant. Un oxyde de titane réduit en fine poudre et soumis au four à une température de près de 300 degrés se transforme en une gemme qui peut être taillée à la façon des pierres précieuses. Sous sa forme cristallisée, le titane, convenablement poli, rivalise en éclat, sinon en dureté, avec les meilleurs diamants.

DE 10.000 A 500 FRANCS LE KILO

LE titane n'existe pas sur la terre à l'état pur, et tant qu'il contient la moindre parcelle de fer ou la plus petite quantité d'oxygène il est friable comme de la craie et, partant, inutilisable. Un savant luxembourgeois a bien découvert, voilà une douzaine d'années, un mode d'extraction, mais le produit final revient, selon ce procédé, à quelque 10.000 francs le kilo.

A ce prix on conçoit que personne n'ait tenté de l'utiliser sur une base commerciale... Mais grâce aux méthodes mises au point dans une usine pilote installée en 1945 dans le Nevada le prix de revient est déjà tombé aux environs de 2.000 francs. S'appliquant à une production actuelle de l'ordre de 50 kilos par jour, ce chiffre pourrait être ramené — de l'avis des experts — à moins de 500 francs pour une production de 100 tonnes. Et les recherches qui se poursuivent devraient même permettre de réduire de façon appréciable ce dernier chiffre.

Les promesses de ce nouveau métal seront réalisables lorsque la production atteindra des milliers de tonnes. Semblable niveau ne peut être envisagé avant plusieurs années, à moins que les programmes de défense ne nécessitent un développement accéléré. Mais n'est-ce pas précisément ce qui s'est produit pour la physique atomique et pour la fabrication des caoutchoucs synthétiques ?

En fait, une firme américaine vient d'annoncer la mise en service d'une chaîne de fabrication commerciale du titane, et il est dès à présent possible d'envisager diverses utilisations industrielles.

RÉALISATIONS A BRÈVE ÉCHÉANCE

LES services industriels du gouvernement américain en sont déjà aux projets de fabrication d'ustensiles et d'appareils hétéroclites : poignées de casserole et anses de marmite isolantes, cylindres de moteur, dont la surface interne serait aussi dure que le diamant, ou pointes de plume inusables. Sa haute résistance au courant électrique et sa facilité d'étirement font immédiatement songer aux filaments de lampes et aux équipements radio-électriques.

En raison de sa légèreté et de sa solidité, le métal pourrait aussi trouver une utilisation très prochaine dans l'industrie textile pour le remplacement des broches et des bobines actuelles par des pièces de métal léger. De telles pièces, appelées à tourner à de très grandes vitesses, permettraient de réaliser une économie considérable d'énergie. Déjà plusieurs firmes ont procédé à des essais de ce genre.

Ajoutons que de petites quantités de métal pur incorporées aux métaux usuels leur confèrent un supplément de solidité. La force de tension du cuivre peut ainsi être augmentée cent fois.

La production américaine — qui se mesurait en livres avant la guerre — a été de 200.000 tonnes au cours de l'année 1944, d'un demi-million en 1949. Depuis, les procédés d'extraction ont été perfectionnés ; le programme pour 1951 met l'accent sur l'importance des matériaux stratégiques, et le titane doit prendre bientôt rang honorable dans les statistiques aux côtés du cuivre ou de l'aluminium : n'annonce-t-on pas la découverte d'un gisement de plus de 150 millions de tonnes « facilement transformables » ?

LA STATUE D'AUGUSTE RESTAURÉE ET REPLACÉE AU THÉATRE D'ORANGE

par JULES FORMIGÉ, Membre de l'Institut.

Le théâtre d'Orange est l'un des monuments les plus célèbres de l'empire romain. Seul, parmi des milliers de théâtres antiques, il a conservé intact son immense et magnifique mur de scène, qui est pour nous une source unique d'enseignements. On sait qu'il fit l'admiration de Louis XIV, qui déclara que c'était la plus grande muraille de son royaume.

Si la dimension colossale de ce mur — 38 mètres de hauteur et 103 mètres de longueur — est une source d'étonnement, bien peu de visiteurs se doutent de ce qu'il a été.

A l'extérieur un portique immense, large de 8 mètres, s'y accolait. Vingt colonnes de granit supportaient ses charpentes ornées, et le mur, dans la partie où il s'y adossait, était revêtu de dalles de marbre et d'appliques de bronze.

A l'intérieur, face aux gradins, la paroi de ce mur était tout entière habillée de marbres, de mosaïques, de bois sculptés et peints. On y voyait en grand nombre des statues et des objets d'art. Cent dix colonnes portaient une énorme toiture richement décorée permettant de briser les échos et d'accéder à tous les niveaux pour les jeux de la scène qu'elle recouvrait.

Des fouilles pratiquées sous cette scène il y a quelques années, et qui se complètent en ce moment par des recherches sous la ville, ont livré de très nombreux fragments de cette décoration somptueuse.

Mais parmi ces fragments, les plus précieux et les plus rares sont ceux de la colossale statue de l'empereur Auguste, pour laquelle on avait aménagé une vaste niche au milieu de ce mur de scène. Elle formait le centre et l'objet essentiel de la composition d'ensemble, comme le tabernacle le fait dans un retable.

Une demi-coupole en bois décoré la couvrait, portée sur huit colonnettes de marbre, et encadrée de deux colonnes plus grandes. Une inscription placée au-dessous rappelait sans doute le don du théâtre par l'empereur à la colonie. Il est également probable que la statue impériale était accompagnée de celles de ses deux petits fils Lucius et Caïus, les « princes de la jeunesse », que la Provence honorait tout particulièrement, et qu'il avait associés à l'Empire.

Le Service des monuments historiques, aidé par la ville d'Orange, cherche, en replaçant les éléments de décoration du mur de scène dont la place est certaine, à faire entrevoir aux visiteurs un peu de sa splendeur passée. C'est ainsi que la frise des centaures a repris sa place au sommet de l'ordonnance centrale. Celle du Persée sera peut-être rétablie sur l'ordonnance latérale ; cinq grandes colonnes brisées ont été réparées et relevées. Enfin la statue d'Auguste, après deux années de réparations difficiles effectuées sous le contrôle des archéologues les plus éminents, a pu être reconstituée et remise à sa place première, donnant ainsi son échelle et son sens à tout cet ensemble.

D'ailleurs c'est bien plus qu'une fort belle statue : Auguste, grand bâtisseur des plus beaux monuments de la Provence, a été son grand bienfaiteur, d'autant plus qu'en supprimant par ses conquêtes la barrière formée par les peuples alpins insoumis il a unifié l'Empire et permis à la merveilleuse culture antique de se répandre dans le monde entier. Enfin il a donné à ce monde ainsi civilisé trois siècles de paix, bienfait unique dans l'histoire.

Le théâtre d'Orange est actuellement le seul théâtre du monde qui possède sa statue impériale.

La remise en place de cette statue d'Auguste a été l'objet d'une magnifique cérémonie où il a été rappelé tout ce que la Provence, tout ce que le monde doivent à cet illustre empereur.

Les trois figures qui accompagnent ces notes montrent la remise en place de la statue, un détail de la niche et enfin la frise des centaures. C'est un grand événement pour l'archéologie française.

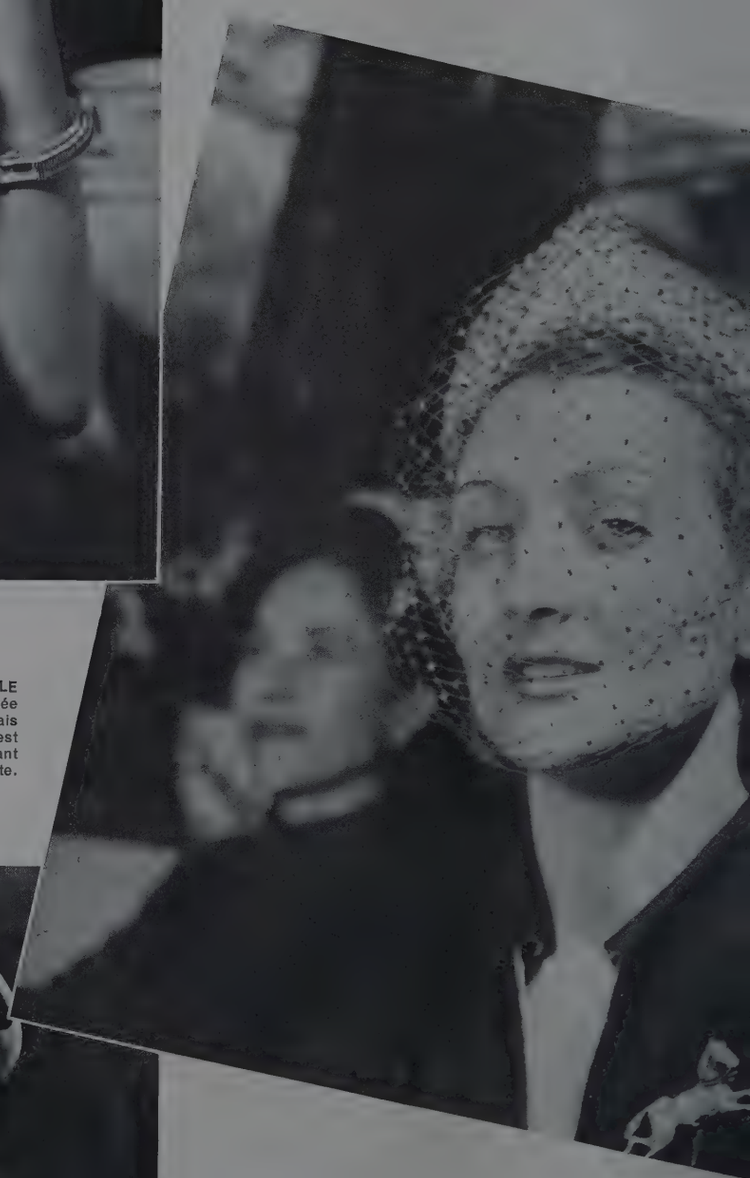
LES CHAPEAUX VONT « DE L'AVANT »

par R. DERIF

Du creuset de la mode, entraîné par des courants divers, le coiffant droit fixe, pour un court instant, la silhouette du chapeau de la nouvelle saison. Appuyé sur le front comme une ligne d'horizon, il dégage les tempes et la nuque et s'avance, poussé dans le sens de la marche. La garniture, placée à l'arrière ou pointant à l'avant, accentue le mouvement des bords, étirés sur les yeux ou roulés sur les côtés, profilés en « bec de cane » ou ondulant en vagues, tracés d'un trait net ou mouvant.

Ce printemps 1951 verra des canotiers oblongs ou larges à bords minuscules ou moyens, des « pill-box » étirés en bec ressemblant à une casquette déformée ; des toques « pagode », rappelant les tiares des bonzes chinois ou l'architecture des temples d'Extrême-Orient, surmontées de motifs pointus accusant leur caractère exotique ; des chapeaux « passe-partout » de feutre antilope, sans armature aucune et pouvant se transformer en chapeau du soir grâce à la garniture interchangeable : jersey ou toile pour le jour et velours brodé de pierreries pour le soir, se posant autour de la calotte, souvent géométrique comme certains bords, des

LEGROUX, posé par MARCELLE DERRIEN. Cloche moyenne arquée en « ombelle » de faille en écossais marine, vert et blanc. Le mouvement est accentué par les plis ronds donnant plus de volume autour de la calotte.



PAULETTE, posé par JACQUELINE PLESSIS. Toque de paillasson « pain doré » pointant en avant dans la forme d'un sabot, accompagnée d'une simple voilette dans le ton.

CLAUDE SAINT-CYR, posé par JACQUELINE PLESSIS. Cette petite cloche de Bakou blond au drapé de mousseline blanche tombant derrière avec nœud masquant la nuque.

Photographies Roger Schall.

FRANÇOISE RAY, posé par MICHÈLE PHILIPPE. Chapeau moyen et coiffant droit pour ce « plateau » d'organza blond dont un volant augmente le volume.

MAUD ROSER, posé par MICHÈLE PHILIPPE. Toque « écossaise » de picot marine faisant opposition à du picot blanc et rehaussée de feuillage, blanc également, sur le côté.

MAUD ET NANO. Coiffant droit pour cette toque pointant en avant, laquée noir sur un catogan de marguerites blanches.

GILBERT ORCEL, posé par MICHÈLE PHILIPPE. Toque posée très droit de style « pagode » en fin paillasson vieilli. L'ondulation en vagues sur le devant et le motif de paille accentuent son caractère exotique.

petits bretons et tricornes adoucis pris dans la comédie classique, des chapeaux habillés, très « petit maître », inspirés des coiffures masculines du XVIII^e^, seigneurs et abbés de cour, prototypes de la ligne projetée en avant, ondulant doucement et ornés sur la nuque d'un nœud catogan ou d'une fleur, des calots-becs en satin dans les couleurs éclatantes des casaques de jockey, des « turbanets », sortes de madras de cotonnade imprimés aux teintes vives, des toquets « à l'écossaise », des canotiers Eugénie de Montijo, des cloches bombées et des bretons évoquant le Jean-Bart, des grands bords romantiques et des capelines transparentes, des larges cornettes palpitantes de linon empesé, des chapeaux faits entièrement de petites fleurs : violettes jaunes, pétales de rose, aubépine, myosotis et, enfin, les surprenants « calots de minuit », coiffures de laiton de couleur enserrant étroitement la tête et fixant des motifs de fleurs, de plumes ou de jais.

« Chignon ou pas chignon ? » demande l'une des modistes créatrices les plus autorisées. Elle répond elle-même en proposant de ravissantes résilles finement travaillées de larges réseaux qui emprisonnent les faux chignons et s'adaptent en quelques secondes. Mais nuque rasée ou bouclée pourra s'orner de ces adorables catogans de fleurs ou de coques de ruban qui se glissent à volonté sous des canotiers ou des toques et qui confèrent un charme irrésistible.

Toutes ces matières amusantes ou nouvelles se mêlent à d'autres, plus classiques. Picot, Italie, crin, fin paillasson, Panama, Bakou, laize de paille alternant avec le chanvre mat, le tricot de fibre de paille, la paille chalumeau, le jonc.

SOUS LE SIGNE DE L'ÉLÉGANCE ET DU PLUS PUR ANONYMAT

La haute coiffure parisienne nous a fait admirer ses dernières créations au cours d'un 5 à 7 chez Carrère. Avec infiniment de discrétion, les maîtres coiffeurs s'abstinrent de faire citer leurs noms et les modistes en firent de même.

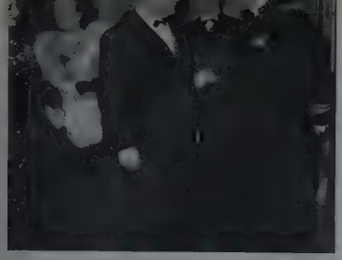
SIR EDWARD BARON ET LADY BARON, DAVID NEMEROV, PRÉSIDENT DE RUSSEKS, ET MRS. KOVNER. DERRIÈRE LADY BARON : Mme A. KAPFERER.

NOBLESSE OBLIGE, OU...

CELA S'EST PASSÉ UN DIMANCHE CHEZ JEAN DESSÈS

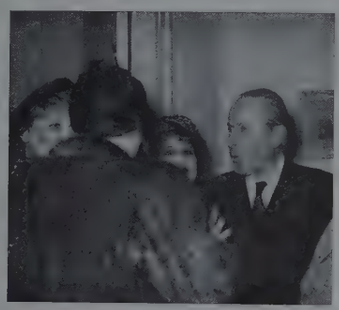
EN HAUT : PRINCE ET PRINCESSE DE TOUR ET TAXIS, PRINCESSE RADZIWILL, PRINCESSE ANASTASIE DE GRÈCE, S. M. PIERRE DE YOUGOSLAVIE ET LA REINE. EN DESSOUS : PRINCESSE DE LIGNE, MARQUISE DE LAMBERTYE, PRINCESSE D'ARENBERG, M. LOURAU-DESSUS, Mme RENÉ CLAIR ET MIMI MEDART.

A CE BAL DES ESPIONS, TOUS N'ÉTAIENT PAS MASQUÉS



«MISTER ROBERTS» PART POUR UNE LONGUE CROISIÈRE

Le secrétaire d'Etat à la Marine, M. Monteil, s'entretient avec l'amiral Lambert et le capitaine de frégate Rostain. Jackie Cooper, qui fut un des enfants prodiges du cinéma hollywoodien, a grandi. Il a joué *Mister Roberts* à Londres et à New-York, où il campa le rôle créé à Paris par Pierre Louis. Le voici félicitant Claude Dauphin à l'issue de la répétition générale.



A son vernissage : Claude Chereau, Mainssieux, Georges Lepape, Pierre de Guingand et Dunoyer de Segonzac. A droite : Roland Dorgelès.

VARIÉTÉS ET MONDANITÉS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Collections de printemps ! Les pauvres chroniqueuses spécialisées se dopent au maxiton. Pourvu qu'elles tiennent ! Les présentations se succèdent à un rythme infernal, et Jean Dessès ne respecte même plus le repos dominical. Il a choisi le dimanche pour faire admirer sa collection à S. M. la reine de Yougoslavie et à un parterre de princesses. Les femmes contemplent les robes. Les hommes aussi, mais pourquoi regardent-ils plus particulièrement celles qui les présentent ?

Sir Edward Baron fume des cigarettes anglaises. Je voulais lui demander l'adresse de son buraliste, mais on m'apprend qu'il est M. Craven A. J'ai tout compris !

Mardi gras. Raymond Massiet, qui fut un des héros de la Résistance, nous accueille en son hôtel de l'avenue de La Bourdonnais. Le carton d'invitation nous priait d'être masqués et travestis au bal des Espions 1913 du Cosmopolitan Palace de Shanghaï. Je rencontre un page, un guerrier du moyen âge, une fausse Sarah Bernhardt, une sultane des *Mille et une Nuits*, Marc d'Œlnitz en Mme Dieulafoy, Lise Deharme en diable et Léonor Fini en Léonor Fini. Mais où sont les espions ?

— Me voilà, fait Maurice Carrère. J'incarne Marthe Richard, qui fut espionne avant de devenir conseillère municipale !

Andrée Debar, aussi belle qu'à l'écran, devait être en princesse orientale (on en trouve peut-être à Shanghaï) et Lorraine Dubonnet était méconnaissable en boy asiatique.

Je n'avais qu'un loup, que je retirai assez vite, et une dame empanachée, m'apercevant devant le buffet, me lança :

— Maître hôtel, du champagne !

Au prochain bal costumé, je louerai une tenue de marquis Louis XV !

Lunettes noires, barbiche et bouffarde, tel apparut Henri Sauguet accompagné d'un employé du Cosmopolitan Palace : Maurice Van Moppès. Louise Conte et Jean d'Estrées firent une entrée remarquée. Ce clergyman pieux ressemblait comme un frère a Jacques Fath.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LES FOLIES FURIEUSES » ET « MISTER ROBERTS »

Le « spectacle d'hiver » en douze tableaux présenté par M. Michel de Ré au théâtre du Quartier-Latin se divise en deux parties, qu'il convient de juger séparément : la première, française, dont la direction porte toute la responsabilité ; la seconde, italienne, quoique les trois acteurs s'y expriment dans notre langue. Et il faut dire tout de suite que si la seconde réalise une sorte de perfection dans le genre, la première apparaît inégale.

Le titre même du spectacle, *les Folies furieuses,* avec son clin d'œil complice au spectateur, indique tout à la fois que M. Michel de Ré n'est pas dupe et que cependant il reconnaît la nécessité de se mettre au diapason du temps. Le comique d'aujourd'hui, selon lui (il n'a pas inventé la formule), c'est le comique de l'absurde, c'est-à-dire quelque chose d'intermédiaire entre le rire d'Alphonse Allais et celui d'Alfred Jarry, à quoi s'ajoute un grain de folie douce, particulier à l'an du Seigneur 1951. Il arrive que ce comique frappe juste, avec des sketches comme *le Métro.* D'autres fois il détone et ne s'élève pas au-dessus de la banale charge d'atelier, comme dans *le Tour du monde.*

Le Métro met en présence un reporter et l' « écrivain » chargé de rédiger les avis divers placardés dans ce qu'on appelle l'enceinte du métropolitain. Le journaliste interroge l' « écrivain » exactement comme s'il s'agissait, par exemple, de M. François Mauriac ou de M. J.-P. Sartre. « Pourquoi avez-vous écrit : « Il est formellement interdit de vendre toute marchandise dans » les voitures » ? Les réponses valent les questions, et l'effet est irrésistible.

Il faudrait, en revanche, montrer beaucoup de bonne volonté pour trouver de la drôlerie à ce *Tour du monde* au cours duquel un reporter — encore un — interrogeant deux voyageurs et constatant qu'il y a beaucoup d'Italiens en Italie, les entend fournir l'explication suivante : « Je ne sais pas ce qui les attire », à quoi le second larron répond : « La langue, peut-être. »

Reste un assez plaisant mélodrame de la Russie tsariste, présenté par un récitant qui n'est autre qu'Alexandre Dumas père. Plus qu'à l'auteur des *Trois Mousquetaires,* cette sombre histoire fait penser à Pierre Decourcelle, mais la conviction et l'allant des acteurs, Barbara Laage, Claude Arvelle et Fabien Loris, avec Michel de Ré en Dumas père, enlèvent le morceau.

Toute cette première partie est animée par Pascal Mazzotti, remarquable fantaisiste, et Roland Dubillard, dont le jeune flegme fait merveille. Je parlais de charge d'atelier. Il est certain qu'il y a une douzaine d'années on n'eût pas jugé autrement une tentative comme celle-ci. Qu'un public de bonne compagnie y rie aujourd'hui comme à une pièce de Molière ne permet pas de dire que la qualité du comique se soit améliorée en France.

Mais il y a la seconde partie du spectacle : *Canevas du demi-siècle,* interprétée par trois acteurs du « Piccolo Teatro » de Milan, Mlle Franca Valeri et MM. Vittorio Caprioli et Alberto Bonucci, et ces trois étonnants artistes devraient suffire à attirer la grande foule au théâtre du Quartier-Latin. Ce qu'ils nous restituent, en effet, avec un constant bonheur dans la trouvaille bouffonne, c'est la plus pure tradition de la *commedia dell'arte.* Ce ne sont plus ou ce sont à peine des acteurs. Bien mieux que cela, ils donnent à tout instant l'impression d'inventer leur texte, tant les courtes scènes qu'ils présentent valent par une stylisation du réel, fondée sur la plus étourdissante mimique. Voici une visite de Moscou : les yeux bandés d'un mouchoir rouge, Vittorio écoute Alberto lui décrire les merveilles de la ville. Et *le Tableau de famille,* où Mlle Franca Valeri joue successivement les rôles de la mère trompée mais aveugle, de la bonne sentimentale et niaise, de la fille mythomane et de la voisine persuadée du caractère fatal de ses charmes ; ce tableau s'élève plus haut peut-être encore dans l'art du comédien.

C'est M. Claude Dauphin, je pense, qui, ayant découvert cette pièce américaine de Thomas Heggen et Joshua Logan, s'est dit qu'il y avait là pour lui un rôle en or. Songez donc ! Voilà un cargo armé en guerre, ancré devant une île du Pacifique. La mission de l'équipage consiste à ravitailler en produits d'usage courant les navires de l'U. S. Navy qui passent dans les parages. Le malheur est que le commandant du cargo, personnage vulgaire, hargneux et brutal, empêche ses matelots de descendre à terre depuis de longs mois.

Heureusement, ils ont pour eux Mr. Roberts, officier de manœuvre. Pauvre Mr. Roberts ! Il voudrait se battre sur un vrai bateau de guerre au lieu de rester sur son rafiot. Mais son supérieur transmet toutes ses demandes de mutation avec avis défavorable. Le perfide commandant passera même avec lui un odieux marché : les hommes descendront à terre, mais Roberts renoncera à son rêve belliqueux. L'officier de manœuvre accepte ; l'équipage tire une monstrueuse bordée, après quoi il ne comprend plus rien à l'attitude de son défenseur, figé de respect devant le commandant. Rassurez-vous ! tout s'arrangera. Un pugilat se terminera par la mise à raison de la brute, Mr. Roberts sera muté sur un torpilleur et mourra en héros.

Le théâtre des Variétés a fait appel, pour jouer cette pièce qui n'en est pas une, à une troupe nombreuse, de laquelle se détachent Jean Brochard, qui assène avec autorité les répliques du commandant mal embouché ; Marcel-André, médecin du bord avec un naturel accompli ; Pierre Louis, enseigne d'une agréable nonchalance, et, bien entendu, Claude Dauphin, terriblement sympathique dans son rôle d'image d'Epinal.

La mise en scène est amusante, mouvementée, pittoresque. L'adaptateur, M. Marcel Duhamel, excelle à traduire l'argot américain en argot français. Sur le plan dramatique, il est permis de trouver cette espèce de reportage filmé un peu primaire, mais on le regarde et on l'écoute sans ennui.

Photographies *France-Illustration* (Ch. Raffin).

DEUX GRANDS PENSEURS

LE PHILOSOPHE

BERGSON TEL QUE JE L'AI CONNU

PAR GILBERT MAIRE

Si des doctrines philosophiques nouvelles retiennent l'attention du public, les problèmes auxquels s'est attaché Bergson n'ont pas cessé de s'imposer, comme l'a montré Gérard Caillet dans « France-Illustration » du 10 février à propos de l'existentialisme et de la manière dont s'est posée pour Sartre la question du vocabulaire. « Bergson, disait-il, exaltait l'intimité de la conscience à laquelle Sartre répugne. »

L'un des plus sagaces interprètes de la pensée de Bergson, M. Gilbert Maire, qui fut au surplus l'ami du maître, a bien voulu évoquer ci-dessous pour nos lecteurs quelques souvenirs du grand philosophe et mettre l'accent sur l'apport que représente sa doctrine.

Il n'y a pas d'idées claires, disait un jour Bergson dans une de ses leçons du Collège de France, il n'y a que des idées qui deviennent claires à l'usage. » Et sa pensée ne signifiait aucunement que toute idée — même absurde — devait un jour accéder à la clarté et à la justesse pour avoir été suffisamment propagée, mais, au contraire, que l'usage fait d'une idée les conséquences théoriques et les résultats pratiques qui en découlent, apportent la preuve expérimentale des vérités qu'elle contenait et qu'elle ne pouvait exprimer dans le raccourci d'une formule.

Pourquoi, avant de parler de discrédit du bergsonisme, de son éclipse par des philosophies nouvelles, ne commence-t-on pas par considérer « l'usage » que toutes les disciplines intellectuelles ont été contraintes de faire de cette philosophie qui a, tour à tour, révolutionné la psychologie, la neurologie, la psychiatrie, la biologie, la sociologie et les mathématiques ? Il est vrai que, philosophie fondée sur la connaissance intuitive du moi, le bergsonisme exige pour être bien compris un retour continuel vers soi-même auquel notre esprit par essence est rebelle, auquel une époque de technique et de spécialisation le rend plus rebelle encore, l'obligeant à épanouir toujours davantage ce moi superficiel, sourd et spatial que Bergson essaie de briser pour dévoiler le moi fondamental, notre moi authentique inexprimable par le langage.

Faute de suivre fidèlement cette démarche initiale de la pensée bergsonienne, erreurs et préjugés s'accumulent facilement contre elle. On l'a accusée de déprécier l'intelligence, comme si réduire l'intelligence à son vaste et noble rôle, sans lui permettre de l'outrepasser, consistait en aucune manière à en rabaisser la valeur ! On l'a accusée de nous livrer aux impulsions de l'instinct, comme si l'instinct humain affiné en intuition ne contribuait pas autant que l'intelligence à élever l'homme au-dessus de l'animalité ! On l'a accusée enfin de mettre en péril les valeurs sociales et morales, comme si leur assigner une origine divine n'était pas la plus sûre façon de les consolider ! Les bergsoniens ne tiennent pas la philosophie de leur choix pour infaillible et définitive, mais n'accepteront jamais qu'on en conteste la méthode. Pour attester la prudence et l'efficacité de cette méthode, c'est à des savants surtout, disparus ou contemporains, qu'il convient de faire appel. Qu'on s'adresse aux œuvres d'un Pierre Marie, d'un Mossokow, d'un Minkowski, d'un Louis de Broglie...

Mais pour ceux d'entre les bergsoniens qui ont eu le bonheur de connaître personnellement leur maître, le souvenir de l'homme à lui seul constitue la plus haute justification de sa philosophie. Un des premiers écrits de Bergson — un modeste discours de distribution de prix — a pour sujet la politesse. Il nous y découvre un effort de sympathie et presque de charité pour parvenir à la parfaite compréhension d'autrui qui nous préserve à son égard des fautes de goût et de tact.

Lorsque, collégien de quinze ans, une amitié de famille me permit de déjeuner à la table de Bergson, et que, surmontant ma timidité, j'osai répondre à ses paroles, je constatai, répandue sur lui, émanant de lui, cette politesse dont il avait fait l'éloge, politesse de cœur et non simplement de manières, politesse ou courtoisie si exceptionnelle, si distante et si bienveillante à la fois, si cérémonieuse et pourtant si pénétrante que, sans avoir lu encore une ligne de Bergson, j'y pris ma première leçon de philosophie bergsonienne.

Dans une telle perfection de politesse, en effet, toute la philosophie bergsonienne se trouvait impliquée. Comprendre pleinement autrui avant que de lui répondre, c'est prouver, en tout domaine comme en tout être, les possibilités d'atteindre l'essentiel sous l'accidentel, le fond sous la surface, le moi véritable sous le moi apparent, la durée pure sous le temps conventionnel, la liberté vécue sous les déterminismes factices, l'appel du héros dans la clameur des foules. Mais, qu'on entende bien que cette politesse, trait dominant du caractère de Bergson, n'atteignit sa perfection et sa clairvoyance que parce qu'elle était soutenue des plus rares délicatesses de sentiments, de la plus noble loyauté intellectuelle et morale.

« Une idée ne devient claire qu'à l'usage. » Les souffrances physiques de ses dernières années obligèrent Bergson à vérifier par l'usage sa notion de la politesse. Je déjeunai pour la première fois chez lui en l'année 1904, pour la dernière fois en l'année 1940, durant les tristesses de la guerre. Je le revois immobilisé dans son fauteuil d'impotent par un rhumatisme incurable ; je puis assurer que sa tenue était aussi correcte, sa mise aussi élégante, l'esprit aussi prompt et la parole aussi aisée qu'à notre premier déjeuner. L'homme avait incarné l'œuvre et se montrait d'autant plus digne de croire qu'il entendait l'approche de la mort. Je le quittai, convaincu que cette œuvre, en un autre monde et par d'autres moyens, continuerait son ascension vers Dieu.

LE ROMANCIER

COMMENT BERNANOS ÉCRIVAIT SES ROMANS

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le roman inédit de Georges Bernanos, *un Mauvais Rêve,* qui vient d'être publié (Plon), n'est pas seulement un beau livre et un ouvrage qui apporte un complément important à l'œuvre bernanosienne. (Deux personnages de jeunes gens, notamment, viennent s'ajouter à tous ceux qui, des deux Mouchette aux deux Chantal, sans compter le petit Philippe de *Monsieur Ouine,* composent la famille des « enfants humiliés », comme Bernanos lui-même a appelé ces jeunes âmes en révolte.) Mais je ne doute pas que beaucoup de mes lecteurs, qui savent que Bernanos est un des plus grands écrivains du siècle, ne veuillent prendre d'*un Mauvais Rêve* une connaissance directe que nul commentaire ne saurait remplacer.

Ce livre a un autre intérêt. Il nous fait aborder le problème de la création littéraire chez le romancier de *l'Imposture* et de *la Joie.* Souvenons-nous que Bernanos a proclamé un jour qu'il n'était pas un écrivain. Pas un écrivain comme les autres, à coup sûr. Et ce qui est plus sûr encore, il n'y avait rien en lui de l'homme de lettres. C'était même une espèce d'hommes qu'il avait en horreur. Mais qu'est-ce que l'homme de lettres ? Disons : le personnage social dont tout écrivain est bien forcé de jouer le rôle plus ou moins, et bon gré mal gré. Certains y trouvent du plaisir et y mettent de la complaisance. D'autres s'efforcent de dégager de cette comédie humaine leur mission d'écrivain. Bernanos, qui a refusé l'Académie, était de ceux-là. Mais il savait bien que personne en ce monde ne peut se flatter de tenir rigoureusement le parti de l'absolu. Il savait qu'il y a un drame de l'écrivain, de ses déceptions, de ses lassitudes. Et dans *un Mauvais Rêve* il a évoqué ce drame, dont le personnage du romancier Ganse est le héros.

Or ce drame, Bernanos l'a peint d'autant mieux qu'il l'a vécu malgré tout. Ce qu'on appelle à Paris homme de lettres, il ne l'a jamais été assurément. Mais il vivait de sa plume. Les droits d'auteur étaient son seul revenu. Qu'il le voulût ou non, le succès de ses romans avait donc un aspect commercial, et son existence en dépendait. Faut-il dire que jamais son inspiration n'a été mise dans la dépendance de calculs matériels ?

Un complément fort intéressant est apporté en ce sens au roman qui se déroule autour de M. Ganse par la publication annexe, dans le même volume, d'un certain nombre de lettres écrites par Georges Bernanos à ses éditeurs au moment qu'il écrivait son ouvrage. C'est toute la vie du romancier au travail qui y est révélée.

A cette époque, dans l'été 1934, Bernanos s'était imaginé qu'il pourrait écrire des romans policiers qui ne lui donneraient pas beaucoup de peine. Et quand il serait débarrassé de cette besogne, pensait-il, le profit qu'il en tirerait le libérerait de tout souci, pour lui permettre de consacrer à son œuvre proprement dite le reste de son temps. La tentative de roman policier s'appela *un Crime* (publié en 1935). Mais, très vite, elle dégénéra — disons plutôt : elle se régénéra — en un véritable roman bernanosien.

Il y avait deux mois qu'il y travaillait quand il écrivit : « Je crois que vous serez content de la seconde partie. Elle m'a permis de tracer le portrait de mon héroïne à ma manière — c'est-à-dire à celle que je crois bonne, enfin à la manière Bernanos. Le roman policier prend de la hauteur. » Un peu plus tard il insiste sur cette évolution, dont il est visiblement satisfait : « J'ai commencé par vouloir écrire un roman policier, mais on est ce qu'on est. La maison Bernanos ne travaille pas pour les Prix uniques. » Notez que ces lignes se trouvent à la fin d'une lettre où l'écrivain annonce que son mobilier a été saisi par l'huissier parce qu'il devait deux termes à son propriétaire. Il y avait de la part de Bernanos un véritable héroïsme à renoncer alors à la littérature alimentaire.

L'œuvre de Bernanos se formait en lui avec une puissance irrésistible. En ces années 1934-1935, il se sent arriver à un nouvel état de sa force créatrice. Il écrit : « Il m'a fallu atteindre l'âge de trente-huit ans (c'est-à-dire en 1926, quand il a publié *Sous le Soleil de Satan*) pour être en mesure de commencer à exploiter une expérience intérieure dont mon premier livre (excusez-moi de le dire moi-même) prouve assez qu'elle pèche plutôt par excès de richesse que par pauvreté. Cette année marque une seconde transformation... Je commence à dominer cette accumulation de rêves, d'images, de figures dont la surabondance m'étouffait. »

Comment *un Mauvais Rêve* est un pur roman bernanosien, qui a réussi à naître malgré tout de la tentative de roman policier qu'avait été *un Crime,* c'est un épisode d'histoire littéraire que le lecteur de la correspondance que je cite ici pourra suivre dans le détail. Une lettre de Bernanos, de mai 1935, résume ainsi cette période de sa vie d'écrivain :

« Je suis depuis six mois en pleine crise, en pleine transformation... Je me suis engagé dans une espèce de roman policier, que j'étais résolu à écrire rapidement, dont je ne savais même pas si je le signerais de mon nom. Et je crois avoir fait mieux que ça. Mais on me demande encore mieux, je le sens bien... Le malheur est qu'au mois d'août dernier, commençant à me sentir capable de travailler beaucoup plus facilement qu'auparavant, j'ai sous-estimé des moyens nouveaux pour moi... J'aurais dû me jeter à corps perdu dans un grand livre, un très grand livre... »

Si l'on songe que, dans le temps où il exprime ce regret, Bernanos achève *Monsieur Ouine* et va écrire *le Journal d'un curé de campagne,* puis *la Nouvelle Histoire de Mouchette,* on peut dire que son ambition d'écrire un grand livre a été largement dépassée.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

LE SKI

Un nouveau champion s'est révélé à Villars, en Suisse : il s'agit du jeune Norvégien Ericksen, dont la simplicité de style a étonné les connaisseurs, et qui devrait s'affirmer prochainement comme l'un des meilleurs en descente slalom.

Engagé dans le meeting du Mont-Blanc, le parallélisme de ses skis, qui avait fait merveille précédemment, ne s'accommoda pas du tracé très spécial de la piste ; bloqué par deux fois, ces deux chutes annihilèrent sa chance. La victoire fut pour un autre favori, l'Autrichien Othmar Schneider : victoire acquise par la plus courte des marges sur l'Italien Zeno Colo, que la chance jusqu'à ce jour n'a pas favorisé plus que James Couttet, classé quatrième, le troisième étant un autre Autrichien, Felix Huber.

L'Américaine Andrea Mead, qui s'était déjà affirmée en 1948, a surclassé ses adversaires dans l'épreuve des dames ; elle venait d'ailleurs de battre l'Autrichienne Erika Mahringer à Saint-Anthon. Marisette Agnel se classait quatrième, derrière la Suissesse Abetel et la Suédoise S. Thomasson ; Andrée Tournier, hésitante, n'était que huitième ; quant à l'Allemande Mirl Buchner et à ses compatriotes, elles ne prirent pas part à la lutte.

Un homme de trente ans devait, le lendemain, en slalom géant, se montrer infatigable et retrouver sur la piste de Megève la voie du succès : c'est notre grand champion James Couttet, qui, après quinze années de luttes incessantes, conserve intacts son courage et sa foi.

Il devait cependant concéder la moitié de sa première place au jeune Autrichien Senger, qui était venu relayer ses compatriotes Schneider et Huber. Derrière Couttet et Senger, ex æquo, de Huertas, champion de Paris, démontrait une fois de plus ses qualités en cette spécialité et se classait troisième ex æquo avec Ericksen. Notons cependant que ce débat s'était engagé sans la participation italienne, Zeno Colo et ceux de sa squadra se réservant — repos bien mérité — pour les grands événements du lendemain.

Dans l'épreuve féminine de fond, qui se disputait en même temps, nos représentantes devaient prouver que leurs moyens physiques sont inférieurs à ceux des Nordiques. Que la Suédoise Martha Norberg ait gagné, rien que de normal ; mais que son temps soit inférieur de près de huit secondes à celui d'Odette d'Hespel, première des Françaises, c'est beaucoup !

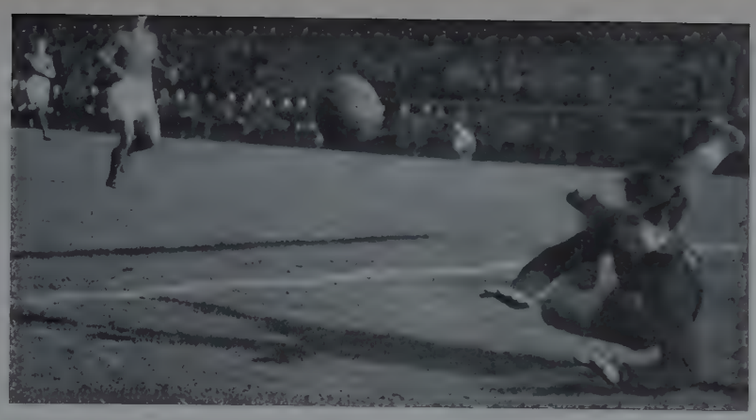
Jacqueline Martel, sur son terrain, a retrouvé sa forme la plus éclatante ; si la piste du mont d'Arbois lui est particulièrement familière, elle n'en a pas moins eu l'insigne mérite de vaincre dans le slalom géant la prestigieuse Allemande Mirl Buchner et l'Américaine Andrea Mead, qu'une chute a reléguée à la sixième place. Félicitons également ses camarades Andrée Tournier, 3e ; Suzanne Thiollière, 5e ; Odile Aublin, 8e, et Fernande Paget, 9e, soit cinq Françaises dans les dix premières.

Comme précédemment à Cortina d'Ampezzo, le Finlandais Vitjo Vellonen a enlevé l'épreuve de fond, notre meilleur spécialiste, Benoît Carrara, se classant quatrième.

L'espoir italien Eugenio Monti.

L'as finlandais Vitjo Vellonen.

M. Norberg, championne de fond.



Un plongeon du goal Beara au cours du match France-Yougoslavie.

UNE VICTOIRE DU FOOTBALL FRANÇAIS

La France a battu la Yougoslavie par 2 buts à 1 ; tel est le résultat de la rencontre du 6 février, qui, pour avoir tourné à l'avantage des nôtres, n'a pas eu l'attrait ni la qualité qu'on en pouvait attendre.

Les Yougoslaves, sur leurs précédentes performances, étaient les favoris. Est-ce le fait que leur entraînement n'avait pas depuis plusieurs semaines été émaillé de rudes rencontres ? Est-ce par suite de la courageuse résistance des nôtres qui, bousculés au début par un Tchaïkowski bien secondé, parvinrent à secouer le joug ? Ce qui est certain, c'est que nos adversaires manquèrent de souffle pour finir.

A Strappe revient l'honneur du premier but, qui était dû — convenons-en — à des erreurs grossières de l'adversaire ; à Da Rui, en revanche, la responsabilité de celui qui permettait à la Yougoslavie d'égaliser. C'est Flamion qui fut l'auteur du deuxième but français. Roger Marche et Jonquet furent les meilleurs des nôtres. Félicitons toute notre équipe de sa victoire, mais n'en tirons pas des déductions définitives.

LA DÉCENTRALISATION DU TENNIS FRANÇAIS

Disputés à Lyon, les championnats de France sur courts couverts ont été pour les Parisiens l'occasion d'élever de vives critiques : n'est-il pas de toute logique, disent-ils, que la capitale soit le théâtre d'une manifestation nationale ? L'organisation y est plus facile en tous ses détails. Les candidats au titre y sont certainement plus nombreux. Pourquoi provoquer un déplacement massif que les provinciaux, en minorité, feraient d'autant plus volontiers qu'ils n'ont pas tous les jours l'occasion de visiter Paris ?

A cela les provinciaux répondent qu'ils sont toujours « sacrifiés » au profit des Parisiens. Non seulement ceux-ci s'entraînent en de meilleures conditions, non seulement ils bénéficient des avantages que leur offrent des clubs plus puissants que ceux de province, mais on dispute les épreuves importantes sur leur terrain. Enfin, lorsqu'un provincial d'un réel talent commence à « percer », ces messieurs de la capitale ont tôt fait de l'attirer à eux.

Sans nous engager en cette querelle, nous ne pouvons désapprouver ces essais de décentralisation, dont l'utilité semble certaine. Le premier remonte en France aux premières années du siècle. Bordeaux fut le bénéficiaire de cette tentative, que couronna le succès le plus complet : plusieurs dizaines de Parisiens se rendirent à l'invitation de la villa Primrose, alors florissante, cadre digne d'une grande manifestation ; les tribunes qui avaient été édifiées autour du « central » paraîtraient aujourd'hui ridicules au regard de la prestigieuse arène de Roland-Garros, mais elles furent très suffisantes pour accueillir la foule bordelaise. Pourquoi cette préférence donnée alors à Primrose ? C'est qu'un groupe d'éléments de valeur s'y était déjà révélé ; à côté des frères Samazeuilh, Blanchy, Montariol, Lawton, le Coq de Kerland, à côté des frères de Clouet, il y avait d'excellents « seconde série », et l'avenir ne devait pas tarder à sanctionner péremptoirement l'utilité de cette décentralisation ; au contact de Max Decugis et de Maurice Germot, qui se disputèrent ce jour-là le titre, les Bordelais accusèrent de tels progrès qu'ils parvinrent un peu plus tard, J. Samazeuilh et F. Blanchy du moins, à inscrire leurs noms au palmarès de notre épreuve nationale.

***

Le Tennis Club de Lyon, aujourd'hui, a mieux encore fait ses preuves ; il avait déjà bénéficié de la même faveur que cette année et s'en était tiré avec le plus grand honneur ; il est le berceau de notre Henri Cochet ; lui renouveler la confiance en cette occasion, c'est récompenser ses dirigeants de leurs courageux efforts ; c'est sans doute aussi un hommage rendu à la mémoire de notre cher camarade Georges Cozon, qui en fut le fondateur, l'animateur infiniment dévoué, et dont la mort récente et inattendue a causé partout les plus profonds regrets. Ajoutons que des circonstances de fait viennent à l'appui de la décision prise cette année, car l'installation du Tennis Club de Lyon ne le cède en rien à celle des clubs de la capitale en leur état actuel.

***

Le champion de France sur courts couverts 1951 ne perdra pas un pouce de son prestige pour avoir conquis son titre ailleurs que dans la capitale. Mais puisse sa performance nous faire espérer un renouveau du tennis français !

PETITES CHRONIQUES

LA FOIRE AUX VINS D'ANJOU

La trente-neuvième Foire aux vins d'Anjou, inaugurée par MM. Pflimlin, ministre de l'Agriculture, et Claudius Petit, ministre de la Reconstruction, a réuni cette année plus de deux cents exposants et a reçu pendant quatre jours plusieurs milliers de visiteurs venus se faire une opinion sur les produits de la récolte 1950. Bien que les conditions atmosphériques de l'an passé n'aient pas été très favorables, la qualité des vins est indiscutable. Peu après la Foire et les diverses manifestations qui l'ont accompagnée à Angers, les vignerons ont célébré dans un grand nombre de communes la fête de leur patron, saint Vincent. Cette fête a eu un éclat tout particulier près de Saumur, à Varrains, réputé pour ses vins rouges. La Confrérie des Sacavins a intronisé dans les caves du château plusieurs nouveaux chevaliers. Une délégation de la Confrérie est ensuite venue à Paris remettre à M. Vincent Auriol les insignes — écharpe et tonnelet — de « Sacavin d'honneur », que le président a acceptés avec beaucoup de bonne grâce.

LES JEUX MÉDITERRANÉENS

Une nouvelle manifestation sportive, comparable par son importance aux Jeux Olympiques, a été créée. Il s'agit des Jeux méditerranéens, dont les épreuves seront disputées pour la première fois, au mois d'octobre prochain, dans le beau cadre du stade Fouad Ier à Alexandrie. L'Espagne, la Grèce, l'Italie, le Liban, Monaco, la Syrie, la Yougoslavie, la France et, bien entendu, l'Egypte, notamment, ont annoncé leur participation. Déjà a été frappée, pour être remise aux vainqueurs des principales épreuves, une médaille qui évoque avec art les figures de l'Egypte antique.

LE 35e ANNIVERSAIRE DE VERDUN

Les Anciens Combattants de Verdun ont décidé de commémorer avec une particulière solennité le trente-cinquième anniversaire de cette bataille. Maurice Genevoix, de l'Académie française, lui-même grand blessé de Verdun, s'est chargé d'organiser les cérémonies, qui se dérouleront les 24 et 25 février. Le 24 auront lieu des prises d'armes, et dans tous les établissements d'enseignement une leçon sera consacrée à Verdun. Le dimanche 25, dans toute la France, rassemblement devant les monuments aux Morts puis services religieux. A Notre-Dame, Mgr Feltin présidera la cérémonie.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SOLIDARITÉ OUVRIÈRE :

Compagnonnage, par les Compagnons du Tour de France, préface de Raoul Dautry (Plon, VIII-446 pages). L'histoire du compagnonnage nous est contée au début de ce livre par un tailleur de pierre, « la Fidélité d'Argenteuil ». On sait que les compagnons portent des noms qui évoquent à la fois leur origine et une qualité du cœur ou de l'esprit : c'est ainsi que le métier de charpentier nous est présenté par « Lyonnais le Bon Cœur »; celui de la pierre, par « la Gaîté de Villebois »; celui de boulanger, par « Blois l'Ami du Travail »; celui du fer, par « Parisien la Bonne Volonté », etc.

Le compagnonnage — dont les origines se perdent dans une brume de légendes anciennes — apporte aux jeunes qui sortent de l'apprentissage et qui sont déjà en mesure de gagner leur vie les moyens de se perfectionner et le bénéfice d'une entr'aide. Il a ses « maisons », avec leur hôtellerie, leur bibliothèque, leur salle de conférences et leur musée, où sont réunis les « chefs-d'œuvre » des compagnons. La Ville de Paris vient de mettre à sa disposition un vaste terrain, sur le flanc méridional de Saint-Gervais.

Les compagnons entretiennent, avec leurs traditions, la fierté professionnelle, le sens de la solidarité, la notion du devoir.

Leur nombre a singulièrement diminué : de 300.000 il y a un demi-siècle, il n'est plus aujourd'hui que de 5.000. Les progrès du machinisme et le travail en série tendent évidemment à diminuer cet esprit d'initiative individuelle que le compagnonnage a pour objet de développer. Mais son importance dans la vie ouvrière n'est-elle pas attestée par cette bibliographie qui termine le volume, où l'on relève 1.050 ouvrages ou plaquettes qui lui sont consacrés et une vingtaine de périodiques ?

L'ŒUVRE DE LA CROIX-ROUGE :

Jacques de Reynier, *A Jérusalem un drapeau flottait sur la ligne de feu* (Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 226 pages). Sur une toile de fond où se déroulent les épisodes de la guerre de Palestine, l'auteur retrace jour par jour l'action héroïque et trop peu connue de la mission envoyée sur le théâtre des opérations par le Comité international de la Croix-Rouge, mission dont il fut l'animateur. Au centre même de la bataille, sur la Ville Sainte se détachaient les drapeaux de la Croix-Rouge protégeant les hospices, les hôpitaux, les centres religieux, les asiles de réfugiés, les monuments publics.

Affrontant des risques terribles — on se rappelle la fin tragique du comte Folke Bernadotte — la mission s'est dépensée sans relâche pour soulager les misères de la guerre et de l'exode.

Ce récit ne vaut pas seulement par son intérêt dramatique. Il illustre la première expérience, faite avec succès, de zones de sécurité au cœur d'une zone de combat. C'est la démonstration pratique — et convaincante — des formes nouvelles de protection aux victimes inermes de la guerre. Il en ressort une notion particulièrement nette des possibilités et des limites d'une action menée en temps de guerre par la Croix-Rouge sur le front ou sur la ligne de feu.

ALBERT MOUSSET.

UN GRAND MARIAGE

Le mariage de M. Pierre Calvet, avocat, fils du docteur Calvet, conseiller général, maire de Cahors, officier de la Légion d'honneur, et de Madame, avec Mlle Françoise Marie, fille de M. Jean Marie, président de la Compagnie générale transatlantique, grand-officier de la Légion d'honneur, et de Madame, a été célébré en l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou en présence d'une brillante assistance. Les témoins étaient pour le marié, M. Gaston Monnerville, président du Conseil de la République, et son oncle, M. Guillaume Calvet, premier président de la cour d'appel de Limoges ; pour la mariée, M. André Marie, ancien président du Conseil, son oncle, et M. Tajasque, ancien directeur au ministère de la Marine. De très nombreuses personnalités du monde politique, diplomatique et maritime avaient tenu à apporter leurs félicitations aux jeunes époux. On remarquait notamment MM. Forgeot, secrétaire général de la présidence de la République, Bourgès-Maunoury, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, Gaston Defferre, ministre de la Marine marchande, Christian Pineau, ancien ministre, Ramarony et Abel Durand, présidents des commissions de la Marine marchande de l'Assemblée nationale et du Conseil de la République, etc.

Le mariage civil avait été célébré par M. Gotreau, maire du 7e arrondissement. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé de Carbonnières.

LES ÉCRIVAINS TRIOMPHENT DES COMÉDIENS AU TENNIS

Ecrivains et acteurs se disputent annuellement, en une série de matches de tennis, la possession d'une coupe baptisée coupe Koval, du nom de son regretté fondateur, ancien président de l'Association des écrivains sportifs.

Les écrivains l'ont reprise cette année aux comédiens, qui la détenaient depuis trois ans. Leur équipe, composée de MM. Robert de Thomasson, Michel de Saint-Pierre, Pierre Daninos, Marcel Haedrich, Maurice Bruézière, a battu par quatre victoires à une celle des comédiens, qui comprenait Jacques-Henri Duval, Robert Burnier, René Dupuis, Georges Tanton.

Les comédiens ont donc remis le trophée à leurs vainqueurs, représentés par l'actuel président des Ecrivains sportifs, M. Marcel Berger, qui a lui-même disputé les épreuves de la coupe pendant nombre d'années.

On le reconnaît au centre de notre photographie, ayant à sa droite Mme Koval et s'apprêtant à recevoir la coupe que Bernard Blier, Hélène Perdrière, Suzet Maïs et Jean Davy abandonnent d'ailleurs avec le sourire... et l'espoir de la reconquérir à la prochaine rencontre.

COURRIER THÉATRAL

DOMINIQUE ET DOMINIQUE

Avec *Dominique et Dominique,* M. Jean Davray fait ses débuts d'auteur dramatique au théâtre Michel, et l'on a plaisir à dire que ces débuts ne sont pas maladroits. Le plus surprenant peut-être, dans son cas, c'est qu'il se soit trouvé une directrice (puisqu'il s'agit de Mlle Parisys) pour l'accueillir. Qui donc disait que la littérature n'était guère prisée au théâtre ? Ce n'est que de littérature, ou à peu près, qu'il s'agit ici pendant trois actes, et d'ailleurs de littérature valable, je m'empresse de le dire. Un romancier, dont on ne nous révèle pas le nom, reçoit en effet — c'est en 1906 — la visite d'un étrange garçon, Dominique, lequel prétend être le héros de son prochain roman. L'écrivain pense d'abord avoir affaire à un fou, mais le jeune homme, bien qu'il n'ait pu lire l'ouvrage encore inédit, le connaît dans tous ses détails. Comment ne pas s'incliner ? L'aventure est d'ailleurs flatteuse, car Dominique a été à travers les siècles le héros de toutes les grandes œuvres littéraires, de l'Hippolyte d'Euripide et de Racine au Julien Sorel de Stendhal. L'ennui, c'est que la fille du romancier, Luce, s'éprend de Dominique. Peut-on épouser un personnage de roman, surtout lorsque ce personnage est comme un prête-nom de l'auteur ? Luce n'hésite pas, et son bonheur dure dix ans, délai au bout duquel, le père devenu académicien et à bout de souffle, Dominique doit se transporter chez un autre romancier, Marcel Proust en personne.

Ce divertissement de bon goût est agréablement joué par MM. Lucien Nat, Jacques François et Arthur Devère, d'une part, la sensible Madeleine Delavaivre et la spirituelle Marcelle Tassencourt, d'autre part. On lui souhaite beaucoup de représentations dans le joli décor de Mme Marie Laurencin.

Y. G.

LA « NATIONALE » S'ENRICHIT

La Bibliothèque nationale vient d'acquérir les importantes archives de Mme Récamier, que celle-ci avait léguées à sa nièce, Mme Charles Lenormant. Depuis lors elles étaient conservées dans la famille de cette dernière. Ce fonds considérable est principalement relatif à Chateaubriand, mais il comprend aussi un grand nombre de lettres dues aux personnages qui fréquentèrent le salon de l'aimable Juliette.

LES ENTRETIENS DE L'E. S. C. P.

L'Association des anciens élèves de l'école supérieure de commerce de Paris, organise périodiquement, sous le nom d' « Entretiens de l'E. S. C. P. », des séries d'exposés suivis de discussions sur les grands problèmes professionnels ou interprofessionnels, et destinés aux industriels et commerçants.

Les derniers entretiens étaient consacrés à l'automobile. Tour à tour, les conférenciers développèrent les questions suivantes : M. Michel Peytel, président de la sous-commission de l'Automobile à l'Assemblée nationale, « les Pouvoirs publics et l'automobile » ; M. Pierre Prévost, ancien président des Ingénieurs de l'automobile, « le Carburant et l'automobile » ; M. Maurice Badolle, directeur commercial des automobiles Peugeot, « la Construction de l'automobile en France » ; M. le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile Club de France, « le Point de vue de l'usager de l'automobile ».

M. Pierre Peigney, trésorier-adjoint de la Chambre de commerce de Paris, président directeur-général de la Société des automobiles Delahaye, présidait ces « entretiens », qui obtinrent le plus vif succès. M. Raymond Labasque, ingénieur-conseil en méthodes de vente, dirigea les discussions.

NAISSANCE D'UNE PRINCESSE BELGE

La princesse de Réthy, femme de Léopold III, a donné le jour, au château de Laeken, à une fille qui a reçu les prénoms de Marie-Christine-Daphné-Astrid-Elisabeth-Léopoldine. C'est le second enfant issu du mariage du roi avec la princesse de Réthy.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A l'exposition Fougeron organisée à la Galerie Bernheim-Jeune, le thème traité par l'artiste, *le Pays des mines,* lui avait été demandé par la Fédération des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais. (C'est une des formes de mécénat des régimes populaires). Ce thème était à la fois grandiose, émouvant, social et humain. Nous espérions donc trouver à l'exposition Fougeron l'œuvre d'un artiste de talent, exalté par l'idée de son sujet. La déconvenue fut brutale et totale. Le « nouveau réalisme » est une esthétique à forme purement théorique dans laquelle n'entre ni nouveauté ni réalisme, car on ne peut taxer de nouveauté une peinture qui revêt la forme de la peinture académique traditionnelle des Salons « pompiers » ; et l'on ne peut davantage taxer de réalisme une peinture fausse dans la représentation des attitudes, des gestes, des expressions et dénuée de toute vie.

Lorsqu'on « ressent » certaines choses, on sait les traduire : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement... » et l'artiste pour le dire le peint aisément ! Et Fougeron lui-même fait profession de foi : « Cette toile serait-elle la plus mauvaise qui se puisse concevoir, sans vous demander votre jauge je répéterai que c'était cette toile qu'il fallait entreprendre, vaille que vaille, et non une autre. Et si encore cette toile devait céder rapidement la place à d'autres œuvres, mais dans le même sens qu'elle, et que la faiblesse de mes moyens ne m'autoriserait pas à signer, tant mieux pour la peinture ! C'est d'elle qu'il s'agit et non de moi. » (*Arts de France,* nos 27 et 28. *Le Peintre à son créneau.*)

Justement, c'est de la peinture qu'il s'agit et non de la politique — quelle qu'elle puisse être. Alors pourquoi ne pas peindre en peintre ? Pourquoi Fougeron, dont les dons étaient incontestables, ne suit-il pas la voie qu'il s'était tracée il y a quelques années ?

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr Feltin, officier de la Légion d'honneur

S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur au titre du ministère de l'Intérieur. L'éminent prélat, à qui nous sommes heureux de présenter nos respectueuses félicitations, avait reçu le ruban de chevalier au titre militaire.

Au cours d'une réunion d'information qui rassemblait les dirigeants des principaux mouvements d'Action catholique, Mgr Courbe a annoncé qu'un congrès mondial pour l'apostolat des laïques auquel le Saint-Père attache une particulière importance se tiendra cette année à Rome. Un Congrès international catholique de l'enfance se tiendra à Madrid du 25 au 28 avril, tandis que les Enseignants chrétiens tiendront le leur à Toulouse du 30 mars au 1er avril. Autres congrès : F. N. A. C., les 2 et 3 juin ; Témoignage chrétien, à Grenoble, du 23 au 29 juillet. Durant cette réunion, convoquée par M. le chanoine Courtois, des renseignements ont été fournis sur l'activité des diverses œuvres d'action catholique et sur les réalisations du secours catholique, que dirige Mgr Rodhain.

Mgr Florent du Bois de la Villerabel, ancien évêque d'Annecy, ancien archevêque d'Aix-en-Provence, est décédé dans la Sarthe, à Solesmes, où il s'était retiré.

Pour la vingt-cinquième fois les artistes parisiens ont assisté à Saint-Germain-l'Auxerrois, le mercredi des Cendres, à la messe célébrée selon le vœu de Willette. C'est Louis Jouvet qui a lu la prière composée par Willette à l'intention des artistes qui mourront dans l'année.

NÉCROLOGIE

Fréhel

Celle qui vient de mourir à soixante ans dans une chambre d'hôtel à Montmartre avait été une des reines de la chanson. Quand elle vint de sa Bretagne à Paris elle était mince et fine. Sa voix chaude et vibrante, sa silhouette, lui valurent vite de grands succès. Elle alla chanter hors de France, en Russie, en Roumanie. Quand elle revint, elle n'était pas riche et la vogue avait passé. Paul Franck, qui dirigeait l'Olympia, lui offrit une nouvelle chance. Et, devenue chanteuse réaliste, Fréhel reconquit vite la vedette. L'âge vint, amenant avec lui la misère. Des représentations à son bénéfice lui apportèrent un peu d'argent. On la revoyait parfois sur des scènes de quartier, le corps épaissi, émouvante quand même...

Abel Tarride

Abel Tarride, qui vient de mourir octogénaire à Lyon, fut pendant longtemps un des comédiens en vue du Boulevard, et son nom reste attaché à une époque du théâtre. Il naquit à Niort, vint de bonne heure à Paris, obtint un second prix au Conservatoire et commença une carrière qui se poursuivit sur la plupart des scènes parisiennes. Il fut l'interprète de Feydeau, de Donnay, de Capus, de Coolus, de Bataille.

Porte d'Orient est une histoire mouvementée de trafic d'opium. M. Jacques Daroy a réalisé ce film en couleurs, utilisant les décors naturels de Marseille et de sa banlieue, dont la lumière et les tons éclatants autorisaient en effet le procédé. D'excellents comédiens : Mmes Tamar et Natalie Nattier; MM. Yves Robert, Dalio, Lucas Gridoux, animent les personnages.

ERRATUM

Nous avons reçu du président de la Fédération française de la montagne, Lucien Deviès, une lettre relative à l'article paru dans notre numéro 273 du 6 janvier 1951 sur l'expédition norvégienne dans l'Himalaya. Lucien Deviès nous « prie de bien vouloir rectifier et préciser que, sans aucune contestation possible, l'Annapurna (8.078 mètres) est le plus haut sommet atteint jusqu'à présent par l'homme ».

C'est bien volontiers que nous rectifions l'erreur relevée par Lucien Deviès dans notre article. L'altitude de 8.548 mètres indiquée dans notre article pour le *Nanda Devi,* sur la foi de la traduction française de l'expédition de H. W. Tilman (Payot, édit. ; Paris, 1938), n'est en réalité que de 7.821 mètres environ. Cette erreur provient de ce que le traducteur de l'auteur britannique, lorsqu'il transposa les altitudes en mètres, donna au pied anglais un tiers de mètre (0 m. 333) au lieu de sa valeur métrique réelle (0 m. 3048).

J.-S. ARCTURUS.

COURRIER MUSICAL

J'ai eu déjà l'occasion de citer ici des interprètes étrangers qui ont pu se faire applaudir à Paris grâce à l'Association française d'action artistique et j'ai plaisir à souligner, une fois de plus, cette heureuse activité : elle s'est exercée, voilà quelques mois, en faveur d'Irma Colassi, splendide mezzo qu'à présent nos grands concerts se disputent ; et, tout récemment, à l'égard du jeune pianiste égyptien Mario Feninger, au talent si poétiquement personnel, et de la cantatrice Kathleen Ferrier, que Bruno Walter découvrit au Festival d'Edimbourg. Voilà une artiste exceptionnelle, en qui la sensibilité et l'intelligence musicales guident une des plus belles voix qui soient.

L. MAURICE-AMOUR.

NEW-YORK-LONDRES EN MOINS DE HUIT HEURES

Le capitaine d'aviation américain Charles Blair est content de lui. Il vient de franchir l'Atlantique d'un seul trait, entre New-York et Londres, en 7 h. 48 m., à bord de son « Mustang F. 51 », auquel il a donné le nom de l'épée du roi Arthur : *Excalibur.*

ON VIT VIEUX DANS LES LANDES!

Tout au moins au village de Lesperon, puisque dans cette petite commune de 464 habitants dix couples ont célébré leurs noces d'or le dimanche 4 février. Faut-il attribuer cette longévité à l'air rendu balsamique par la forêt de pins ?

INAUGURATION DE LA RUE FIRMIN-GILLOT

Le 30 décembre 1948, sur la proposition de M. Henri Vergnolle, le Conseil municipal de Paris décidait de donner le nom de Firmin Gillot à une voie du XVe arrondissement, la rue de la Grotte. Le 10 décembre 1950 le préfet de la Seine homologuait cette décision. Le nom de Firmin Gillot mérite d'être connu du grand public, et la plaque sur laquelle on pourra désormais le lire est un juste hommage à ce patient chercheur. Gillot était ouvrier lithographe et il réussit en 1848 à obtenir le premier cliché en relief destiné à l'impression typographique. Dans les années qui suivirent le procédé fut perfectionné. Il est à l'origine du prodigieux essor de l'illustration sous la forme imprimée. Utilisé par des milliers d'entreprises, il fait vivre un nombre considérable d'ouvriers et d'employés. Aussi comprend-on que la Chambre syndicale nationale de la photogravure et de la clicherie-galvanotypie tienne à entourer de solennité l'inauguration de la rue Firmin-Gillot, qui aura lieu le samedi 24 février. Son président, M. André-R. Laurent, évoquera la vie laborieuse de l'inventeur, auquel le président du Conseil municipal apportera l'hommage de Paris. De nombreuses personnalités officielles et professionnelles assisteront à cette cérémonie ainsi que les représentants de la Société Clichés-Union et des anciens Etablissements Gillot.

LES SPECTACLES

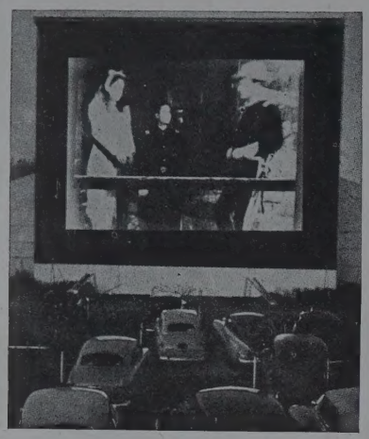
ATHÉNÉE-LOUIS JOUVET
LOUIS JOUVET et DOMINIQUE BLANCHAR
jouent jusqu'au 25 février
L'ÉCOLE DES FEMMES

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
20 Février
21 h.
(Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
LOUIS BACKX
pianiste
MARCEL DEBOT
violoniste
Bach, Handel, Brahms, Chausson Bartok, Debussy

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



CINÉMA POUR AUTOMOBILISTES

On compte actuellement aux Etats-Unis plus de deux mille salles de cinéma pour automobilistes, soit le dixième du nombre total des cinémas américains.

On évalue à six millions par jour le nombre de spectateurs qui fréquentent ces « salles » d'un nouveau genre, qui comportent essentiellement, outre un « écran » grand modèle, 4 hectares de terrain bétonné et deux ou trois cents poteaux porteurs de haut-parleurs.

Les voitures se rangent en arcs de cercle concentriques sur des rampes séparées par un intervalle d'une dizaine de mètres afin de faciliter « l'entrée et la sortie ». Chaque véhicule se trouve placé à côté d'un poteau haut-parleur.

Le prix d'entrée est modique et est perçu par véhicule et non par spectateur. Tous les établissements de ce genre utilisent des chariots électriques silencieux qui apportent sandwiches, glaces ou boissons chaudes. Certains comprennent en outre des salles spéciales où sont installés bars, jeux et... nurseries.

FREIN-ACCÉLÉRATEUR

Cet accessoire s'adapte à tous les véhicules munis de freins hydrauliques et supprime la pédale de frein. Cette dernière est remplacée par un bouton actionné par le talon du pied et relâché automatiquement quand la pointe appuie de nouveau sur l'accélérateur. Selon les essais effectués, le nouveau dispositif réduit de moitié le temps de freinage en cas de danger.

CONTRE LA PLUIE

Le Centre national de recherches du Canada a mis au point un nouveau produit qui s'applique aux vitres et glaces, qu'il protège de la pluie. On voit sur notre cliché l'action de l'eau sur un pare-brise dont une moitié seulement a été « traitée ». Grâce à ce produit, le dernier modèle d'avion canadien a pu être construit sans essuie-glaces.

DOUBLE TOIT POUR AUTOMOBILE

Une même voiture peut désormais être décapotable pendant la belle saison et « conduite intérieure » l'hiver grâce à un « toit supplémentaire » imaginé et fabriqué par une firme américaine. Ce double toit, d'acier émaillé, parfaitement assorti au reste de la carrosserie, se pose en moins de cinq minutes au moyen d'un verrouillage breveté qui ne nécessite aucune modification. Il assure cependant une parfaite étanchéité. L'été, il reste au garage, la capote de toile reprenant son service normal, en excellent état.

UNE GRUE GÉANTE

Une firme britannique vient de terminer, à l'intention de la Foire des industries qui se tiendra à Londres et à Birmingham du 30 avril au 11 mai prochain, une grue mobile de proportions inusitées. Se déplaçant à une vitesse de 2 à 9 kilomètres à l'heure, elle peut lever 10 tonnes à raison de 9 mètres par minute. Le nouvel engin a trois caractères remarquables : commandes par moteurs, commande différentielle réversible à roue libre et levage de sécurité qui permet à tout instant une tenue automatique de la charge.

POUR RAMONER LES CHEMINÉES

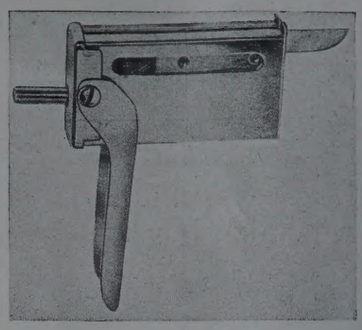
Une brosse métallique à ressort se replie pour pénétrer dans le conduit de la cheminée, elle est poussée jusqu'au niveau du toit au moyen d'une tige d'acier de 12 mètres de longueur et s'écarte pour gratter la suie des parois en redescendant.

POUR LES ENFANTS

A l'intention des petites filles, des fabricants de matières plastiques proposent une poupée dont la figure est modifiée à volonté. Faite d'une feuille de vinyl, ses traits, indiqués au crayon de couleur s'effacent avec un chiffon spécial. Le jouet est livré avec une boîte de crayons et un manuel d'instructions élémentaires.

SCIE MÉCANIQUE

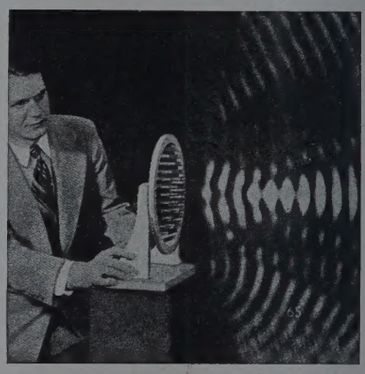
Ce petit appareil est une scie à métaux qui s'adapte sur tous les modèles de perceuses électriques et permet ainsi un travail rapide, sans effort.



La scie automatique peut être utilisée pour le travail de l'acier, du bois, des matières plastiques et aussi des tuyaux de plomb et des panneaux d'agglomérés.

LA PHOTOGRAPHIE DES ONDES SONORES

Un procédé photographique identique à celui utilisé en télévision permet de rendre visibles les ondes sonores et de faciliter leur étude. La source lumineuse est fournie par un tube au néon de 110 volts.



LE BRIDGE (N° 87)

L'écho dit de sans-atout.

Examinons la donne suivante, qui pose un grave problème à la défense.

LE MORT : ♠ 7 6 5 ♡ 4 3 2 ◇ 5 2 ♣ R D V 9 3

♠ R D V 10 3 ♡ 8 7 ◇ D 8 7 ♣ 8 6 4

NORD OUEST EST SUD

♠ 9 8 ♡ 10 9 6 5 ◇ V 10 9 6 ♣ A 7 2

♠ A 4 2 ♡ A R D V ◇ A R 4 3 ♣ 10 5

Sud joue 3 sans-atout.

Ouest fait la première levée avec ♠ R, puis joue ♠ D, que Sud doit prendre.

En effet, si Est a trois ♠, il importe peu qu'il puisse renvoyer ♠, s'il a le ♣ as, car Ouest, n'ayant que quatre ♠, ne pourra faire que trois levées à cette couleur. Et si Est n'a que deux ♠, laisser passer la D serait lui fournir l'occasion d'envoyer un message à Ouest, sous la forme d'une défausse conventionnelle sur le 3e tour de ♠.

Si Ouest a cinq ♠ et le ♣ as, le contrat est perdu.

La première condition pour réussir le contrat est qu'Est ait deux ♠ et le ♣ as, ou trois ♠ et la position du ♣ as est alors indifférente.

La deuxième condition est que le possesseur du ♣ as laisse passer les deux premiers tours de ♣, ce qui ferait les 9 levées avec ♠ as+4 ♡+2 ◇+2 ♣.

Et, dans la situation du diagramme, si Ouest-Est ne pratiquent pas la convention de jeu de l'écho de sans-atout, il est vraisemblable qu'Est ne prendra que le 3e tour de ♣, dans la crainte de libérer les ♣ au profit de Sud au cas où ce dernier aurait trois ♣.

Il y a donc là un problème capital de la défense qui consiste pour Est à mettre son ♣ as sur le dernier ♣ de Sud, de manière à ne lui faire cadeau d'aucune levée à ♣.

Est ne peut résoudre le problème que s'il connaît le nombre exact de ♣ de Sud ou, ce qui revient au même, le nombre exact de ♣ d'Ouest.

C'est précisément ce dernier renseignement qu'Ouest peut et doit donner par la manière dont il va jouer ses ♣.

Si Ouest a trois ♣ (c'est le cas dans le diagramme), Ouest jouera ses ♣ dans l'ordre naturel : son plus petit ♣ d'abord, le 4, puis le 6.

Si Ouest a deux ♣ (ou quatre ♣), il fera un écho, c'est-à-dire jouera d'abord un haut ♣ puis son plus petit ♣.

Le problème est ainsi résolu pour Est.

Sud joue son ♣ 10 à la 3e levée, après les deux premiers tours de ♠.

Ouest joue son 4 sur le 10. Est comprend aussitôt que c'est là le plus petit ♣ d'Ouest puisqu'il voit le 3 au mort et a lui-même le 2. Donc Ouest a trois ♣ (s'il n'en a qu'un, Sud en a quatre et le moment où Est mettra son ♣ as est indifférent), ce qui n'en laisse que deux à Sud. Donc Est mettra sans peur son ♣ as sur le deuxième tour de ♣, faisant ainsi échouer le contrat.

Modifions un peu le diagramme, en échangeant le ♣ 6 et le ◇ R.

Ouest a maintenant deux ♣ et Sud en a trois.

Sur le ♣ 10, Ouest jette son plus haut ♣, le 8.

Est compte maintenant qu'Ouest a deux ♣ (l'hypothèse du singleton est écartée pour la raison déjà donnée), ce qui en laisse trois à Sud.

Est ne met son ♣ as qu'au 3e tour de ♣, faisant de nouveau échouer le contrat.

Tels sont le fonctionnement et l'utilité de l'écho dit de sans-atout.

Il n'est pas difficile à la défense de reconnaître la situation où cette convention s'applique.

Le mort a une longue couleur sans as et n'a pas de rentrée en dehors de cette couleur.

Le demandeur joue du sans-atout. Il peut aussi jouer un contrat d'atout si le mort et les joueurs de la défense n'ont plus d'atout, car s'il restait un atout au mort (même le 2) il pourrait en coupant servir de rentrée.

Le joueur de la défense, qui n'a pas l'as de la couleur redoutée, doit espérer que c'est son partenaire qui l'a (sinon il n'y aurait plus rien à faire) et lui envoyer le message convenu, qui donnera à leur défense le maximum d'efficacité.

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 73

LE MORT : ♠ A D V 9 2 ♡ 10 8 2 ◇ V 10 2 ♣ 6 4

NORD OUEST EST SUD

♠ R 5 ♡ A R D 6 5 ◇ 7 5 ♣ A D 8 5

Sud joue 4 ♡ après qu'Ouest a contré négativement son ouverture d'un ♡. Trois tours de ◇ sont joués, Sud coupant le 3e. Comment continuer?

Si vous commettez l'imprudence de jouer ♡ A R D et trouvez le valet d'atout quatrième chez Est, ce qui est plausible étant donné le contre négatif d'Ouest, vous manquerez votre contrat, car Est interrompra le défilé des ♠.

Le jeu correct consiste à jouer le ♡ as et à donner une levée à ♡ : la 5e levée. Si Est vous joue ♣, vous prenez de l'as, épuisez les atouts et défilez ♠. Si Est, au lieu de ♣, vous joue ◇, vous coupez du mort avec la même suite. Vous réussissez ainsi votre contrat, que les atouts soient 3-2 ou 4-1.

ÉTUDE N° 74

LE MORT : ♠ R 9 4 ♡ D 10 3 2 ◇ R 5 3 2 ♣ D 10

entame : ◇ D

NORD OUEST EST SUD

♠ A V 10 3 ♡ A R 5 ◇ 7 4 ♣ A R 3 2

Sud joue 3 sans-atout et les réussit contre toute défense et distribution. Ouest a entamé de la ◇ D.

ANDRÉ CHÉRON.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

LE NÉNUFAR

Un nénufar, qui double de surface tous les jours, met seize jours pour recouvrir la surface d'une mare. Combien de jours mettraient deux nénufars?

SOLUTION

Le nénufar solitaire ayant doublé de surface à la fin du premier jour, tout se passe, au début du deuxième jour, comme s'il y avait deux nénufars. Donc deux nénufars mettraient quinze jours pour recouvrir la surface de la mare.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs belges) LUXEMBOURG	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262,75	318,50
	Un an...	405.50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Vérité fugace

Prenons un fait acquis, certain, démontré : la nature de la poliomyélite, par exemple. C'est une maladie infectieuse due à un virus filtrant. Ce virus a été isolé en Suède : il a les propriétés générales des agents infectieux, contagieux, spécifiques, vivants sur le vivant ; il fait partie d'une famille déterminée, celle des virus neurotropes, etc. Nul ne le conteste, et pourtant cette définition du virus est-elle si certaine ? On en peut douter. Tout d'abord « notre » notion de virus n'est peut-être pas aussi sûre que nous voulons bien le dire. Nous admettons, par exemple, que ces virus ont une structure moléculaire et non cellulaire, et même que certains d'entre eux sont capables de se cristalliser !

Voilà d'étranges propriétés pour des êtres vivants. On nous dit, d'autre part, que la poliomyélite ne serait pas une maladie à virus. Elle pourrait bien être une maladie « métabolique », c'est-à-dire une maladie de l'évolution même des tissus et de leur substance constituante. Ou encore une maladie de carence, une avitaminose, une maladie de privations ou, enfin, une combinaison de troubles métaboliques et de troubles carentiels. Les faits s'enchaîneraient comme il suit : des altérations tissulaires non infectieuses engendreraient la poliomyélite... la maladie déclenchée engendrerait des substances capables à leur tour de produire la maladie dans un organisme sain... ces substances agiraient comme un véritable virus, mais à l'origine, dans cette conception, elles apparaissent comme un produit de la maladie et non comme sa cause initiale.

De telles idées, jusqu'ici doctrinales et théoriques, seraient capables, si elles étaient vérifiées, de renverser toutes nos idées sur le traitement et la prévention des maladies à virus.

R.-J. M.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Alex Surchamp réalise avec le concours des stations régionales d'intéressantes prospections dans les provinces de France. Sous le titre : « Week-end à... Foix » il a évoqué avec verve cette préfecture du Midi. Des pages descriptives d'Isabelle Sandy, Ariégeoise de naissance, ont été lues devant le microphone ainsi que les meilleurs passages du *Cantegril* de Raymond Escholier. En un langage imagé il décrit le temps des vendanges, où quelques « débris de refrain traînaient dans l'air chaud » ; immédiatement, des mélodies populaires se firent entendre, animant l'émission. Jean Rigal décrivit Montségur, pic abrupt au passé chargé d'histoire et à propos duquel on nous promet, dans les mois à venir, une révélation scientifique. Bien entendu, le maître Gabriel Fauré, dont le père était directeur d'école à Mongausy, tout près de la ville, n'a pas été oublié. L'orchestre de Toulouse joua son *Elégie* avec émotion, et l'excellent violoncelliste Valat se montra un soliste compétent, sensible. Des extraits de *Shylock* furent également interprétés. Ces petites promenades imagées offrent un intérêt certain. Elles situent les chefs-d'œuvre aux lieux mêmes de leur origine. Littérateurs, poètes, musiciens du passé comme du présent sont replacés dans le décor de leur enfance, et les étudiants prennent ainsi l'habitude de grouper dans leur esprit les maîtres glorieux des principales disciplines artistiques à l'endroit de leur berceau.

W.-L. LANDOWSKI.

CHRONIQUE FLORALE

Fleurs d'été

Certaines espèces de plantes bulbeuses, quoique peu courantes, n'en sont pas moins fort belles : l'Arum d'Ethiopie, très apprécié par les fleuristes, demande simplement le soleil et une forte humidité pour former ses somptueuses fleurs odorantes en larges cornets blancs.

Les Cannas sont l'œuvre de semeurs français : Viaud, Crozy, etc. De taille également imposante, ils sont cultivés en pots ou en massifs. Les fleurs finement pointillées ou d'un rouge éclatant rappellent les précieuses Orchidées.

Les Montbrétias orangés sont de véritables glaïeuls en miniature. Ils donnent pendant tout l'été de gracieux épis, légers, très utiles pour la confection des bouquets.

Moins connus sont le Gloxinia Erecta et le Ferraria Pavonia. Le premier nous vient de l'Amérique Centrale et sa fleur est une véritable merveille par l'éclat et le velouté de son coloris.

Le Ferraria Pavonia est originaire du Pérou et du Chili. Comme son nom l'indique, ses fleurs comportent des taches auréolées de teintes différentes semblables aux « yeux de plumes de paons ».

Tous ces oignons sont de culture très facile ; il suffira après les avoir plantés de leur donner quelques arrosages pour récolter une abondante moisson de fleurs.

A l'automne, au moment des premières gelées, vous les arracherez et vous les conserverez en cave, et, sans dépense nouvelle, vous garnirez vos massifs l'année suivante.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de France

Le ministère des P.T.T. vient de communiquer à la presse un abondant programme d'émissions pour 1951-1952.

On annonce d'abord quelques modifications dans la série d'usage courant. Une nouvelle série de *blasons* doit être composée comme suit : 10 c. *Artois* ; 50 c. *Limousin* ; 1 fr. *Béarn* ; 2 fr. *Touraine* ; 4 fr. *Franche-Comté*. Les fortes valeurs de la série dite « touristique » seront remplacées progressivement : quatre vignettes paraîtront cette année, dont deux représentant des sites de la métropole et deux, des vues de nos départements d'outre-mer. On émettra en 1952 deux autres timbres pour compléter cette série. Quant au type *Marianne*, on nous dit que son renouvellement est « actuellement à l'étude ».

Les timbres commémoratifs ou de propagande sans surtaxe seront assez nombreux cette année. Pour le mois d'avril, on prévoit une vignette émise en l'honneur de l'industrie textile, première industrie française. Ensuite verront le jour : un timbre commémorant le cinquantenaire des troupes coloniales ; des vignettes aux effigies de Vincent d'Indy (pour le centenaire du compositeur, né en 1851), de Baudelaire, de Verlaine et de Rimbaud (série « à la gloire de la poésie moderne ») ; un timbre honorant l'aviateur Noguès (mort en 1933). Enfin une série de quatre valeurs à la gloire des médecins paraîtra en 1951-1952.

On prévoit également des timbres à surtaxe. Il s'agit de la vignette *Journée du timbre 1951* (à paraître le 10 mars), d'une série *Enfance* (pour le 15 décembre), et d'une nouvelle série *Personnages célèbres*. Ce sont des grandes figures de la première moitié du XIXe siècle qui formeront cet ensemble : Musset, Delacroix, Gay-Lussac, Surcouf, Talleyrand et Napoléon Ier.

J. BELLAY.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Au secours des lépreux

M. Raoul Follereau, président de l'Ordre de la Charité, qui depuis tant d'années poursuit de courageux efforts « pour la défense et la réhabilitation sociale des lépreux », va prochainement partir pour visiter les lépreux du Tchad, du Niger, de la Côte d'Ivoire, du Togo, du Dahomey, du Cameroun, du Gabon, du Congo, de Madagascar. Il ira jusqu'à l'île de la Réunion.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente palais de Justice Paris, 24 février 1951
IMMEUBLE à us. **hôtel meublé**, sis à **Paris**,
5, rue des Tournelles M. à P. **200.000**
Loué 60.000 francs nets. S'adresser : Robert **BETHOUT**, av., 48, rue de Clichy; **CHENAIN**, av., Paris, et **RIVIÈRE**, not., Paris.

PETITES ANNONCES

Directeur et fondateur compagnie de navigation cabotage, capitaine au long cours, officier de marine de réserve, ancien pilote, père de cinq enfants en bas âge, recherche situation en rapport. Serait libre environ avril prochain.
France colonies, Étranger indifférent.
Écrire : HAVAS E L 140, DAKAR.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes.
PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.
Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

SAVOIE

ARÈCHES 1.080 m., SAVOIE Ski de PRINTEMPS
Pistes magnifiques orientées au nord, étagées de 1.000 à 2.700 m.
HOTEL VIALLET - Familial - Tout confort
CHALET Gd MONT - 3 appartements meublés de 4 à 5 pièces - Confort moderne.
Ouverts jusqu'au 15 avril.

Renseignements : Hôtel-de-Ville, Tours.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

AVEC TRAITEMENT "500"
NE SE FROISSE PAS